

Y. 5807.)

LA  
MÉTROMANIE,  
OU  
LE POÈTE.

COMÉDIE  
EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON.

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre François  
le 10. Janvier 1738.

*Le Prix est de treize sols.*



A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de  
la rue Gît-le-Cœur, à la Fortune.

---

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI

LA  
MÉTROMANIE,  
ou  
LE POÈTE  
*COMÉDIE*  
EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. PIRON

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre François  
le 10. Janvier 1738.

*Le Prix est de trente sols.*

A PARIS,  
CHEZ LE BRETON, Quai des Augustins, au coin de  
la rue Gît-le-Coeur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.*

A

M.L.C D M\*\*\*.

*J'Ai mes droits, comme Vous les vôtres.  
Je suis libre de vous offrir  
L'essai d'un Art qu'avec les autres,  
Vous ferés bientôt refleurir.*

*Vous ne voulés pas que l'on sçache  
Quel est ce nom, qui dans nos coeurs  
Et dans les étoiles, se cache ;  
Je me soumets à vos rigueurs.*

*Mais il me reste une ressource,  
C'est de peindre l'Homme adoré  
Qui fait, du Midi jusqu'à l'Ourse,  
Voler un Nom si révééré.*

*On verra du moins d'âge en âge,  
Si le Hazard my fait passer,  
Lorsque j'adessois un hommage  
Que je sçavois bien l'adresser*

*Pour me venger donc en partie*

*Du refus que Vous m'avés fait,  
D'abord, de votre MODESTIE,  
Je grave ce rigoureux trait.*

*Son nom seul déjà l'éfarouche.  
La découvrir, c'est l'afliger.  
Sa rougeur aimable me touche ;  
Abrégeons, pour la ménager.*

*Graveur exact & laconique,  
J'acheve en un coup de burin,  
Renfermant dans un trait unique,  
Plusieurs traits dignes de l'airain.*

*Trois qualités, en Vous, incluses  
Forment cette rare unité ;  
L'Homme d'Etat, l'Ami des Muses  
L'Amour de la Société.*

*C'est fait ; & cela doit sufire.  
Le trait fatal est décoché.  
Vous nommer, eût-ce été plus dire ?  
Et n'êtes – vous pas bien caché ?*



# ACTEURS

DAMIS, Poëte.

M. BALIVEAU Oncle de DAMIS.

LUCILE.

M. FRANCALEU, Père de Lucile

DORANTE, Amant de Lucile,

LISSETTE.

MONDOR, Valet de Damis.

*La Scène est chés M. Francaleu, dans le jardins d'un Maison de campagne, aux environs de Paris.*

LA METROMANIE

OU

LE POÈTE

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

ETTE maison des Champs me paroît un bon gîte. Je voudrois bien ne pas en décamper si vite : Surtout m'y retrouvant avec tes



yeux fripons. Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons. Mais de mon Maître ici n'ayant point de nouvelles, Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est-là.

MONDOR.

Ne jouë-t'on pas, chez vous, la comedie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t'il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui

MONDOR.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.,

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

C'est cela.

MONDOR.

Fête & chere splendide ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici, chaque mot me le prouve : Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : Non  
Car selon la pensée, où son esprit se plonge,  
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.  
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :  
D'état, il n'en a point, n'y n'en aura jamais.  
C'est un Homme isolé qui vit en Volontaire :  
Qui n'est Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire :  
Qui va, vient, veille, suë, & se tourmentant bien,  
Travaille nuit & jour, & jamais ne fait rien.  
Du reste, rassemblant dans sa seule Personne,  
Tous les Originaux qu'au Théâtre on nous donne,  
Misanthrope, Etourdi, Complaisant, Glorieux,

Distrain... ce dernier-ci le désigne le mieux :  
Tenez, s'il est ici, je gage mes oreilles,  
Qu'il est dans quelque allée, à bâiller aux corneilles,  
S'approchant pas à pas, d'un Ha-ha qui l'attend :  
Et qu'il n'appercvra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Mais... mais je m'oriente au portrait que vous faites.  
N'est-ce pas de ces Gens que l'on nomme Poètes ?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Qui donc ?

LISETTE.

Le Personnage en tout ressemble au tien :  
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi ; n'importe ; & montre moi cet homme.

LISETTE.

Cherche ! Il est à rêver là bas, dans ces bosquets.  
Mais vas-y seul : on vient : & je crains les caquets.

SCENE I I.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

ORANTE ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah Lisette ? ah ma belle !

Que je t'embrasse ! hé bien ! dis-moi donc la nouvelle ;  
Félicite-moi donc ! Quel plaisir ! L'heureux jour !  
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour  
De la chose, avant moi, tu dois être avertie :  
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?  
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu ?... Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas Sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes ?  
Y pensez-vous d'oser venir, comme vous faites,  
Chez un homme avec qui votre Pere en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t'il jamais vu ni de loin ni de près ?  
Je vois le Parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manège,  
Lucile même à nous, daignât-elle s'unir ;  
Je ne sçais trop comment vous poudrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh je le sçais bien, Moi ! Mon Pere m'idolâtre :  
Il n'a que moi d'Enfans : je suis opiniâtre :  
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (J'ai des mœurs.)  
Je ne lui manque point ; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a....

DORANTE.

Qu'il y renonce ;

Le Pere de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre Pere ose en appeler ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grâce : & laisse là tes Mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul avoir un Pere ?

Le Nôtre y voudra-t'il consentir ?

DORANTE.

Je l'espère,

LISETTE.

Moi je l'espere peu.

DORANTE

Sois en paix là-dessus.

Lisette

Le Vieillard est entier.

DORANTE.

Le Jeune homme encor plus

Lisette,

Lucile est un Parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mile.

LISETTE.

Mais vous aimera-t'elle ?

DORANTE.

Ah laisse là ta peur !

Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur,

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une Nonchalante  
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente :  
De l'amour d'elle-même éprise uniquement ;  
Incapable en cela d'aucun attachement ;  
Une Idole du Nord, une froide Femelle,  
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;  
Et sans agir, sentir, craindre, ni désirer,  
N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.  
Et vous voulez qu'elle aime ! Elle, avoir une intrigue !  
Y pensez-vous, Monsieur ? Fy donc ! cela fatigue.  
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,  
Si votre amour vous laisse un moment de répit  
Et c'est ma foi bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sçachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,  
Que votre Ami compose & que vous nous donnez ;  
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle,  
Que ces vers sont de Vous & qu'ils sont faits pour Elle.

DORANTE

Qu'ils font de Moi ! Mais c'est mentir éfrontement.

LISETTE.

Hé bien, je mentirai : mais j'aurai l'agrément  
D'intéresser pour Vous l'Indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encor à sçavoir que je l'aime !  
Que ne profitons-nous de la commodité  
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?  
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître :  
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISSETTE.

Hé non, vous dis-je, non ! vous auriez tout gâté ;  
L'Indifférence incline à la Sévérité.  
Il a fallu d'abord préparer toutes choses ;  
De l'Empire amoureux lui déplier les roses ;  
L'induire à se vouloir baisser, pour en cueillir.  
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir ;  
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guère en vogue,  
Y brille sous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue,  
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé,  
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,  
De Bergers figurants quelques danses légères,  
Ou, tout le jour, assis aux pieds de leurs Bergères ;  
Et couronnez de fleurs, au son du chalumeau,  
Le foir, à pas comptez, regagnant le Hameau  
Là voyant s'émouvoir à ces fades esquives,  
Et de ces visions savourer les délices,  
J'ai crû devoir mener tout doucement son cœur,  
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore ;  
Damis, se leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISSETTE.

Damis !

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas,

Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

Lisette,

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée ?

DORANTE.

Oui ; son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée ;  
Mon Pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi.  
Un peu plus que ma Mere ; & presque autant que Moi,

Lisette,

Laissons là son Eglogu

DORANTE.

Ah soit ! je l'en dispense.

Sur un pareil emprunt, tu sçais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.  
Ici, l'amour des vers est un tic de famille :  
Le Pere qui les aime, encor plus que la Fille  
Regarde votre Ami, comme un Homme divin  
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du Théâtre en est une à lui dire.  
Désirez de jouer avec nous. Justement  
Quelques Acteurs nous font faux bond, en ce moment...

DORANTE.

Ouida, je les remplace & je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la piece du jour, rendes vous nécessaire,  
Il s'agit de cela maintenant : Après quoi...

DORANTE.

Voici notre Poëte. Adieu. Retire-toi.

SCENE III..

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

TOUT à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS *sans l'écouter.*

Non ! Jamais si beau feu ne m'échauffa la veine,  
J'ai fabriqué, pour vous, bien des vers jusqu'ici :  
Mais je donne ma voix & la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit.

DAMIS *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ; elle est faite. :

DORANTE.

Eh n'allons pas si vîte !

DAMIS.

Oh mais faite & parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS. DAMIS.

Au bon coin ceci fera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble & du tendre

DORANTE *perdant patience.*

Non ! du tranquile.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Hé j'en jugerois mal !

DAMIS.

Vous m'impatientez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crârai

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Ecoutez.

DORANTE.

Quelle rage !

DAMIS.

DAPHNIS & L'ECHO ; Dialogue

DAPHNIS.

DORANTE *à part.*

Au diable soient l'Echo, l'Homme & l'Eglogue !

DAMIS *récite d'un ton composé.*

Echo que je retrouve en ce Boccage épais.

DORANTE *d'une voix éclatante,*

Paix ! dit l'Echo : Paix, dis-jè ! une bonne fois, Paix !

Sinon...

DAMIS.

Couiment, Monsieur ? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, reprenant sa volubilité.

Ode ? Epître ? Cantate ?

DORANTE.

Ahi !

DAMIS.

Elegie ?

DORANTE,

He bien ?

DAMIS.

Portrait ? Sonnet ? Bouquet ? Triolet ? Ballet ?

DORANTE.

Rien !

Mon amour se retranche au langage ordinaire ;  
Et désormais du vôtre, il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour Moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,  
La bonté que ce jour encor, vous avez euë ;  
J'ai regret à la peine.

DAMIS. Dis.

Elle n'est pas perduë.

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer ;  
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE *avec émotion.*

Ah vous aimez ?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?

La sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai Poète est prompt à s'allumera ;

Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sçait bien aimer.

DORANTE. *à part.*

Je le crois mon Rival. (*haut.*) Quelle est votre Bergère ?

DAMIS.

De la Vôtre, pour moi, le nom fut un mystère ;

Que le nom de la Mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

DAMIS,

est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(bas) Ah c'est Lucile ! (*haut*) oh ça !

Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

A qui tient-il ? (*à part*) son froid me tuë.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient ?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vuë.

DORANTE.

bas) C'est elle. (*haut*) Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux ?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(*bas*) De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre :  
Mais n'importe : feignons & poussons l'avanture.

DAMIS.

Qu'est-ce donc ? qu'avez- vous ? d'où vient ces *à parté*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m' être écartée  
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez ; me voilà prêt : que faut il entreprendre

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu  
Je me sens du talent ; & je voudrois un peu,  
En m'essayant chez lui, voir ce que je sçais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pouroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.  
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.  
C'est un fort galant homme, excellent caractere ;  
Bon Ami, bon Mari, bon Citoyen, bon Pere ;  
Mais à l'Humanité, si parfait que l'on fut,  
Toujours par quelque foible, on paya le tribut  
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ;  
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve ;  
Si l'on peut nommer verve, une démangeaison  
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raison.  
Et malheureusement ce qui vicie, abonde ;  
Du torrent de ses vers, sans cesse il nous inonde ;  
Le premier, il en raille, & souvent s'avilit ;  
Grimace ! l'Auteur perce ; il les lit, les relit ;  
Prétend qu'ils fassent rire ; & pour peu qu'on en rie,  
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,  
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,  
Et charmé du flateur, le paye, en l'assommant.

DORANTE.

Oh je suis patient ! je veux lasser votre homme ;  
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raisons que je tais ;  
Et je m'y plairois fort, sans sa Mufe funeste  
Dont le poison maudit nous glace & nous empeste.  
Heureux quand mon esprit vole à sa région,  
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !  
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche  
Du griffonnage afreux qu'il a toujours en poche.

#### SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !  
Voilà ma piece au diable & mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'Amant, l'Oncle, le Pere  
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.  
L'un a la fièvre : l'autre un rhume ; & l'autre est mor  
C'est bien prendre son tems.

DAMIS.

Vraiment ils ont grand tort

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma Fille ;  
A grands frais je convoque, Amis, Parens, Famille  
J'assemble un Auditoire & nombreux & galant ;  
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régalant ?

DAMIS *froidement.*

Certe les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Sçavez-vous, quand j'enrage,  
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois, Monsieur, bon remede à ceci.  
Le rôle des Vieillards n'est pas de longue haleine ;  
Les deux Premiers-venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Mais l'Amant ?

DAMIS *présentant Dorante.*  
Mon Ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE à *M. Francaleu.*

Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU à *Dami.*

Vraiment d'un amoureux il a bien l'encolure.

DAMIS.

Et le jeu, croyez-moi, meilleur que la figure.

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un Amant maltraité ;  
Et peut-être Monsieur ne l'a jamais été ;  
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,  
Eprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.

DAMIS *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t'il pas se chercher en autrui.  
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.  
Le pauvre Garçon meurt, meurt ! pour une Inhumaine,  
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;  
De façon qu'il en est encore à s'aviser,  
Quand peut-être Quelque autre est tout prêt d'épouser.

DORANTE *outré*

Ma situation sans doute est peu commune ;  
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.

Bon, tant mieux ! vous voilà selon notre desir.  
Venez & croyez-moi, vous aurez du plaisir.

*Il sort avec Dorante.*

DAMIS *seul.*

J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte ;  
Mais grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite,  
Sain & sauf, une fois, j'échape à mon bourreau.

M. FRANCALEU

*revenant vers Damis comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.  
J'acheve de brocher une Piece en six Actes.  
La rime & la raison n'y font pas trop exactes ;  
Mais j'en aprête mieux à rire à mes dépens.

*Il s'en retourne.*

SCENE V.

DAMIS.

ET je n'armerois pas contre ce guet à pens ?  
Ce devrait être fait. Qu'il reste à sa Campagne,  
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.  
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.  
C'est un nœud que de loin l'Esprit a commencé.  
Il est tems que la vuë & l'acheve & le serre.  
Partons.

SCENE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR *rendant une lettre à Damis.*

AH grace au Ciel ! enfin je vous déterre !  
Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours  
entiers ;  
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les Quartiers.  
J'ai craint au bord de l'eau, vos visions cornuës ;  
Que cherchant quelque rime & lisant dans les nuës ;  
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,  
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS *à part en reserrant la lettre qu'i a luë.*

Oh oh ! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Ecoutez donc ! Monsieur ; ma foi, prenez-y garde.

Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour, ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.  
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être.  
Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître  
Et dans ce vaste Enclos que j'ai tout parcouru,  
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes Admirateurs tout cet Enclos fourmille :

Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute ; comment donc aurois-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

Oui ; j'ai, depuis huit jours, imité mes Confreres.  
Sous leur nom veritable, ils ne s'illustrent guères ;  
Et, parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun,  
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

Mondor.

Votre nom maintenant c'est donc ?

DAMIS.

De l'Empirée.

Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empirée ? ouida ! N'ayant, sous l'Horizon,  
Ni feu ni lieu qui puisse allonger votre nom ;  
Et ne possédant rien sous la Voûte céleste,  
Le nom de l'Envelope est tout ce qui vous reste.  
Voilà donc votre Esprit devenu grand Terrien.  
L'espace est vaste : aussi s'y promene-t'il bien.  
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa Campagne,  
Que le Corps, ici bas, souffre qu'on l'accompagne :

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un Homme à talents, Tel que Moi,  
Puisse régler sa marche & disposer de foi ?  
Les Gens de mon espece ont le destin des Belles.  
Tout le monde voudroit nous enlever comme Elles.

Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,  
Par un Impertinent que je connoissois peu.  
C'est lui qui me présente ; & Dupe du manège,  
Je fers de passeport au Fat qui me protège.  
On tenoit table encore : on se serre pour nous.  
La joye, en circulant, me gagne ainsi qu'Eux tous.  
Je la sens : J'entre en verve : & le feu prend aux poudres.  
Il part de moi des traits, des éclairs & des foudres :  
J'ai le vol si rapide, & si prodigieux,  
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les Cieux :  
Et c'est-là, qu'à grands cris, je reçois des Convives,  
Ce nom qui va du Pinde enrichir les Archives.

MONDOR.

Qui va nous apauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un Equipage & commode & pompeux  
Me roule, en un quart d'heure, à ce Lieu de plaisance,  
Où je ris, chante & bois. Le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance ! soit. Mais vous ne savez pas ?

DAMIS.

Hé quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux Champs, vous prenez vos ébats,  
La Fortune, à la Ville, en est un peu jalouse.  
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre Oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.

Sans croire, sans vouloir que vous en sçachiez rien,

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire ?

MONDOR.

Ah quelle indifférence !

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence ?

Un Oncle riche & vieux dont votre sort dépend ;

Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent ;

Prétendant, sur son goût, régler votre génie ;

De vos diables de vers, détestant la manie ;

Et qui, depuis cinq ans bien comptez, Dieu merci,

Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes.

Il vient *incognito*, pour voir où vous en êtes.

Peut-être il sçait déjà que vous donnant l'essor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,

Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,

Vous nommez, entre vous, *Licences poétiques*.

Ah, , Monsieur ! redoutez son indignation !

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS *donnant tranquillement un papier* à Mondor.

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon !

DAMIS.

Digne du Sermoneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR *secoüant la tête.*

Bon ! De l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes ?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes  
Et qu'avec celui-ci, vous les paîrés très-mal.

DAMIS.

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal !

Eh fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaîse,

Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.

Vous avez-les plaisirs : & Moi, tout l'embarras.

VOUS & vos Créanciers, je vous ai sur les bras.

C'est moi qui les écoute & qui les congédie.

Je suis las de joüer, pour vous, la comédie ;

De vous celer ; d'oser remettre au lendemain,

Pour emprunter encor, avec un front d'airain.

Ma probité répugne à ces façons de vivre.

De ce Monde aboyant, cherchez qui vous délivre,

Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,

J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.

Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiste,

Que leur Cour vous talonne & vous fui ve à la piste ;  
Tirez-vous-en vous seul, & voyons une fois....

DAMIS *lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.  
Entends tu ?

MONDOR *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,  
Environné des Gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous pensez rire ?

DAMIS.

Non

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Ho bien, vous en allez avoir le passe-tems.

DAMIS.

Et Toi, celui de voir des Gens comblez de joye,

MONDOR.

Les paîrez-vous ?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoye ?

DAMIS.

Ne t'embarasse pas.

MONDOR *à part.*  
Oüais ! Seroit-il en fonds ?  
DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR *à part.*  
Morbleu ! C'est pour m'a prendre à peser mes paroles  
DAMIS.

Au Répétiteur ?

MONDOR *d'un ton radouci.*  
Trente ou quarante pistoles

DAMIS.

A ma Lingère ? A l'Hôte ? Au Perruquier ?

MONDOR.

Autant,

DAMIS.

Au Tailleur ?

MONDOR.  
Quatrevingt.  
DAMIS.

A la pension ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A Toi ?

MONDOR *reculant avec de profondes reverences.*

Monsieur...

DAMIS.  
Combien ?  
MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDO

J'abuse....

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR,

Oui : je vous demande excuse.

Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect ;  
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins. Il n'importe.  
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix

DAMIS.

Oui ; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,  
La France distribue à qui fait mieux les vers.  
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.  
Je concourrai partout : Partout serai merveille ...

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris paîra donc le loyer ;  
Roüen, le Maître en droit ; Toulouse, le Barbier ;  
Marseille, la Lingere ; & le Diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux, j'emporte les suffrages,

MONDOR.

Non ; ne doutons de rien. Et, sur un fond meilleur,  
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur ?

DAMIS.

Sans doute ; Et sur un fonds de la plus noble espece.

Le Théâtre François donne aujourd'hui ma Piece.  
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & Toi,  
Personne au monde encor ne sçait qu'elle est de Moi  
Ce soir même, on la jouë : En voici la nouvelle.  
Mon talent, à l'Europe aujourd'hui se révélé.  
Vers l'immortalité je fais les premiers pas  
Cher ami ! Que pour moi, ce grand jour a d'apas !  
Autre espoir

MONDOR.

Chymérique.

DAMIS.

Une Fille adorable.

Rare, célébré, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette Fille unique, après, qu'esperez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'Epoux.

Demain...

*à Mondor qui s'en va.*

Où vas-tu donc ? Mondor.

MONDOR.

Chercher un Maître

DAMIS.

Et pourquoi tout-à coup suis-je indigne de l'être ?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot alimenta.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air ? Es-tu fou ?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi tu n'est pas fage : Eh quoi ? Tu te révoltes.  
A la veille, que dis-je ? Au moment des récoltes.  
Car enfin rassemblons (Puisqu'il faut avec Toi,  
Descendre à des détails si peu dignes de Moi)  
assemblons, en un point de précision sûre,  
L'état de ma fortune & présente & future.  
De tes gages déjà le païment est certain.  
Ce soir, une partie ; & l'autre, après-demain.  
Je réussis : J'épouse une Femme scavante.  
Voi le bel avenir qui de là se présente.  
Voi naître tour à tour de nos feux triomphans,  
Des pièces de Théâtre, & de rares Enfants.  
Les Aiglons généreux & dignes de leurs Races,  
A peine encor éclos voleront sur nos traces.  
A yons-en trois. Léguons le Comique au premier ;  
Le Tragique, au second ; le Lyrique, au dernier.  
Par eux seuls, en tous lieux, la Scene est occupée.  
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'Epopée,  
Et mon Epouse & Moi, nous ne lâchions par an,  
Moi, qu'un demi-Poème ; Elle, que son Roman :  
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.  
Voilà dans la Maison, l'or & l'argent qui roule ;  
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,  
Le Théâtre & la Presse, à contribution.

### MONDOR.

En bonne opinion, vous êtes un rare homme ;  
Et sur cet oreiller, vous dormez d'un bon somme.  
Mais un coup de siflet peut vous réveiller.

*DAMIS lui faisant prendre enfin le papier*

Pars.

L'embarras où je suis mérite, un peu d'égards.  
Une Piece affichée ; une autre, dans la tête ;  
Une, où je jouë : une autre, à lire toute prête.

Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Peut-être un héritage & bien du tems perdu,

*Fin du Premier Acte*



# ACTE SECOND.

## SCENE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempéramment ! Ma joye en est extrême.  
Gai, vif, aimant à rire ; Enfin toujours le même,

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,  
Embrassons-nous encor ; & que tout de nouveau,  
De l'ancienne amitié ce témoignage éclatte.  
ce séparation n'est pas de fraîche datte.  
Convenez que, pendant l'intervale écoulé,  
la Parque, à la sourdine, a diablement filé.  
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive ?  
Pour moi, je fuis de tout ; Joueur, Amant, Convive ;  
fréquentant, fêtoyant les bons Faiseurs de vers :  
en fais même, comme Eux.

M. BALIVEAU.

Comme Eux ?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers !

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme Eux ; car je les fais sans peine  
Aussi, quand je les lis ; contre eux l'on se déchaîne :  
Mais, sous un autre nom, ma Muse, en tapinois,  
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment ?

M. FRANCALEU.

J'y prens le nom d'une Basse-Bretonne  
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne ;  
Et le Masque femelle agaçant le Lecteur,  
De Tel qui m'eût raillé, fait mon Adorateur.

M. BALIVEAU

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure ?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tantpis, mortbleu ! tantpis ! Bonne lecture !  
Lisez celui du mois ; vous y verrez encor,  
Comme aux dépens d'un Fou, je m'y donne l'effort ?  
Je ne sçais pas qui c'est. Mais le Benêt s'abuse,  
Jusques-là qu'il me nomme une dixième Muse ;  
Et qu'il me veut, pour Femme, avoir absolument.  
Moi, J'ai par un Sonnet, riposté galamment.  
Je goûte à ce commerce, un plaisir incroyable !  
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné  
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.  
Vous Poète ! Hé bon Dieu ! depuis quand ? Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.

je ne sçaurois vous dire au juste le quantième.  
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva ;  
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva  
Enfin je veux, chez moi, que tout chante & tout rie.  
L'âge avance : & le goût, avec l'âge, varie ;  
Je ne sçaurois fixer le tems ni les desirs ;  
Mais je fixe du moins chez moi, tous les plaisirs.  
Nous joüons une Piece aujourd'hui très-plaisante.  
J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : l'Indolente.  
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;  
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,  
Qui de moi ne feroit, chez vous, qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encor ?

M. BALIVEAU.

Un diable de Neveu

Me fait, par ses écarts, mourir à petit-feu.  
C'est un Garçon d'esprit, d'assez belle apparence,  
De qui j'avois conçu la plus haute esperance.  
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel.  
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.  
Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte ?)  
Il est, depuis cinq ans, à Paris ; de bon compte.  
J'arrive : Je le trouve encore au premier pas.  
Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sçait pas.  
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,  
Un Ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?  
Ne connoissant personne & vous sçachant ici,  
Je venois....

M. FRANCALEU  
Vous aurez cet ordre.  
M. BALIVEAU.

Grammerci.

M. FRANCALEU.  
Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire.

M. FRANCALEU.  
Dans la Piece du jour prendre un rôle de Pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à Moi ?

M. FRANCALEU.  
Sans doute, à vous,  
M. BALIVEAU.

C'est tout de bon

M. FRANCALEU.  
Oui ; N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un Barbon ?  
M. BALIVEAU.

Soit. Mais...

M. FRANCALEU.  
Vous en avez les dehors ?  
M. BALIVEAU.

Je l'avouë.

M. FRANCALEU.  
Assez, l'humeur ?

M. BALIVEAU.  
Que trop.  
M. FRANCALEU.

Et tant soit peu, la mouë

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort ?

M. BALIVEAU.

Tel qu'il sait, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Hésy ! Que dira-t'on ?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

M. BALIVEAU.

Un Capitoul !

M. FRANCALEU.

Hé bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottise !

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu ?

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU

Quoi ? Je serois venu.

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.  
Mon Coquin paîra donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : J'en suis garand  
Demain, l'on vous le cofre au Fauxbourg S. Laurent

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par sçavoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.  
Mais son Hôte ne sçait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On sçaura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.  
Adieu. Car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;  
Et là, gesticulant & brâillant tout le saou,  
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

## SCENE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

MOI, je fais l'Oncle. & toi, Lisette, es-tu contente  
Tu voulois un beau rôle ; & tu fais l'Indolente.  
Reste à s'en bien tirer. Ma Fille est tous tes yeux.  
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.  
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.  
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien ;  
J'ai sa taille : j'aurai son geste & son maintien ;  
Et je prétends si bien représenter l'Idole,  
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;  
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,  
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.  
Car, Monsieur, Excusez ; mais Vous & votre Femme,  
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'Indolence en effet laisse tout ignorer ;  
Et combien l'Ignorance en fait- elle égarer ?  
Le danger vole autour de la simple Colombe ;  
Et sans lumière enfin, le moyen qu'on ne tombe !  
Tu feras donc fort bien de la morigéner.  
Qu'elle sçache connoître, applaudir, condamner.  
Qu'à son gré d'Elle-même, Elle dispose ensuite.  
Le penchant satisfait répond de la conduite.  
C'est contre le torrent du siècle intéressé :  
Mais me regardât-on comme un Pere insensé,  
Je veux qu'à tous égards, ma Fille soit contente ;  
Que l'Epoux qu'elle aura, soit selon son attente ;  
Qu'elle n'écoute qu'Elle & que son propre cœur ;  
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur.  
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.  
Ce lieu rassemble exprès une belle Jeunesse ;  
Vingt honnêtes Partis dont le meilleur, je croi,  
Ne refusera pas de s'allier à Moi.  
Ma Fille est riche & belle. En un mot je la donne  
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

LISSETTE.

Pas même le Poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est Lui  
Que je préférerois à tout Autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Hé bien, j'en ai de reste  
J'aurai fait un Heureux. C'est passe-tems céleste.  
Favorisant ainsi l'Honnête-homme indigent,  
Le Mérite, une fois, aura valu l'Argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre, un contretems à craindre  
Qui rendroit votre Fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien  
Sur Tel qui, sur une Autre, auroit fixé le sien ;  
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,  
De ramener son cœur à de l'Indifférence.

### SCENE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de sçavoir  
L'histoire de tous Ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du Jeune homme à qui l'on donne un rôle :  
La sçavez-vous ?

*(Dorante redouble ici d'attention.)*

M. FRANCLAEU.

On dit à propos que le drôle

LISETTE.

Je vous en avertis ; il est fort amoureux.

Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,

Très-positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre ;

Et vais, à la douceur joignant l'autorité,

Laisser un libre choix, ce Jeune homme excepte.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire : & je me tais. Courage !

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé

DORANTE.

En effet ; Me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé ? Tout des mieux ! J'en répons.

DORANTE.

Quelle audace !

Quoi ? Tu peux, sans rougir, me regarder en face ?

LISSETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux ?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux ?

LISSETTE.

Hé ! C'est le coup de maître !

DORANTE.

Il est bon là !

LISSETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goûte.

DORANTE.

Quoi ? Tu me feras voir...

LISSETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.

Je trouve, en mon chemin, Monsieur de l'Empirée.

Il aime ; il a sû plaîre : Oui, je le tiens de lui.

J'ignorois seulement quel étoit son apui.

Mais sans voir ta Maîtresse, il osoit tout écrire ;

Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;

Et ta bouche infidelle ouverte en sa faveur,

Des vers, que j'empruntois, le déclaroit l'Auteur.

LISSETTE.

Vous croyez que je sers le Poète ?

DORANTE.

Oui, Perfide !

LISSETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide.  
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,  
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?  
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?  
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,  
Pour vous conduire au but, où pas un ne parvient ?  
Et quand enfin... assez ! Je ne sçais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ! A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair ; à vous faire adorer.  
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes  
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,  
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant ;  
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

DORANTE

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh que non ! L'Indolence est toujours indocile.  
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,  
La contrariété seule peut l'émouvoir.  
Ce n'est pas même assez des défenses du Pere,  
Si je ne les seconde, en Duegne sévere.

DORANTE.

Hé bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant Moi.

DORANTE.

Oh, c'est aussi aussi trop loin pousser la patience !

LISETTE.

Dans un quart-d'heure au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas ;

Tenez. Dans un moment j'y conduirai les pas.

La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel sulpice

LISETTE.

Désirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

DORANTE.

L'éviter ?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah, que c'est à regret !

*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroisse soit tenté d'aborder.*

SCENE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

VOILA, Mademoiselle, un Cavalier bienfait

LUCILE,

J'y prends peu garde.

LISETTE

Aimable, autant qu'on le peut être

LUCILE,

Tu le dis, Je le croi.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au Parloir.

LISETTE.

Sans plaisirs ?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir

Celui-là, je l'avouë, auroit la préférence.

LUCILE.

La Multitude augmente en moi l'indifférence.

je hais de ces Galants le concours importun ;

Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ? Sans yeux pour eux tous ! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai ; ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire

Qu'en faveur de ce seul, votre cœur se réfout ;

Et que le choix en est déjà fait ?

LUCILE.

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.

Mon Pere le désigne, il défend que je l'aime ;

obéirai. Je sçais le devoir d'un Enfant.  
ous n'oserions aimer, lorsqu'on nous le défend.

LISSETTE.

Oh non !

LUCILE.

Mais, devoit-il, sçachant mon caractere  
l'embarasser l'esprit d'une défense austere ?

LISSETTE.

en effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ?  
et de l'obéissance, où m'eût sufi l'humeur ?

LISSETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce Conquérant terrible,  
Pour qui l'on craint si fort que je ne fois sensible.  
La curiosité me fera succomber ;  
Et sur lui seul enfin, mes regards vont tomber.

LISSETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est Celui qui jouëra l'Amoureux dans la Piece.

LISSETTE.

Cest Celui qui jouëra...

LUCILE.

Quel air d'austérité !

LISSETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.  
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence.

De vous insinüer la desobéissance.

LUCILE

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE,

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir Celui dont il s'agit.

Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Quoi, Lisette, c'est-là Celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'innattention  
Qui ferma votre cœur à la séduction.  
Nous gagnez toute chose à ne le pas connoître.  
le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;  
sûre de l'aveu d'un Pere complaisant,  
Nous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à-présent.

LUCILE.

ille choses de lui maintenant me reviennent,  
Lui véritablement engagent & préviennent.

LISETTE.

ce que depuis un mois, de lui vous avez lû,  
témoigne assez combien son esprit vous eût plû.

LUCILE.

Quoi ? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

ont les siens.

LUCILE.

Quel esprit ! Quelle délicatesse !  
le plaisirs & de jeux, quel mélange amusant !  
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant !  
l'Auteur veut plaire, & plaît sans doute à quelque Belle  
qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre Pere en conclud,  
Et la raison qui fait que son ordre l'exclud.  
craint que vous n'aimiez la conquête d'une Autre....  
l'une Autre ! Mais j'y songe : & si c'étoit la Vôtre ?  
ous riez : & moi, non. C'est au plus sérieux.  
les vers étoient pour vous. J'ouvre à la fin les yeux  
Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image  
de Celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

remarque en éfet... Prenons par ce chemin.  
Monsieur de l'Empirée aproche, un Livre en main.  
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;  
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE *seule.*

Bon ! Ce préliminaire est, je crois, sufisant ;  
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à prése

SCENE VI.

LISETTE, MONDOR,

MONDOR.

LISETTE, ai-je un Rival ici ? Qu'il disparoisse

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtres

LISETTE,

Comment ?

MONDOR.

Tu m'apartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton Maître ? Ah tout beau ! J'en appelle !

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.  
celui du Pere est sûr, à tout ce que j'entens.

LISETTE.

belle avance !

MONDOR.

Ecoute !

LISETTE.

Oh je n'ai pas le tems !

*Lisette s'échappe & Mondor la suit.*

## SCENE VII.

DAMIS *le Mercure à la main.*

OUI, divine Inconnue ! Oui, céleste Bretonne !

Possédez seule un cœur Que je vous-abandonne !

sons la fatalité de ce jour, où mon front  
int le premier laurier, ou rougit d'un affront ;  
bandonnois ces lieux ; & voloïis où vous êtes.

SCENE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.  
Entre vingt Prétendans, l'on vous le donne beau ;  
vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

*DAMIS sans l'écouter ni le voir.*

où comme je le crois, ma piece est aplaudie,  
vous êtes la Puissance, à qui je la dédie.  
Vous eûtes un esprit que la France admira ;  
J'en eus un qui vous plut : l'Univers le sçaura.

*Il donne à Mondor du livre par le*

MONDOR

Ouf !

DAMIS.

Qui te sçavoit-là ? Dis.

Mondor.

Maugrebleu du gestue

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Hé bien, raille ! blâme ! contesse !  
Dis encor que mon Art ne fert qu'à m'ébloüir.  
Tu vois ; Je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'oüir,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

Mondor.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme Toi.

MONDOR.

Mondieu ! pas tant d'orgueil

Vous ne pouviez manquer d'être vû de bon œil.

Vous trouvez un Esprit de la trempe du vôtre ;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un Autre.

DAMIS.

De pas une Autre aussi je ne me soucirois.

Celle-ci seule a tout ce que je désirois.

De ma Muse, Elle seule épuisant les caresses,

Me fait prendre congé de toutes mes Maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de Celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.

Un Valet veut tout voir ; voit tout : & sçait son Maître,

Comme, à l'Observatoire, un Sçavant sçait les Cieux ;

Et vous même, Monsieur, ne vous sçavez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, Ami ! vas, tu t'abuses.

En fait d'amour, le cœur d'un Favori des Muses

Est un Astre, vers qui l'Entendement humain

Dresseroit d'ici-bas son thélescope en vain.  
Sa sphere est au-dessus de toute Intelligence.  
L'Illusion nous frappe, autant que l'Existence ;  
Et par le sentiment sufisamment heureux,  
De l'Amour seulement, nous sommes amoureux.  
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage :  
Et nos feux, pour objet, ne veulent qu'une Image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée, ajustez-vous un peu ;  
Et de grâce, en françois, mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune Merveille ;  
Elégance, fraîcheur, & beauté sans pareille ;  
Taille de Nymphé...

MONDOR.

Après ! Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en racourci.

T'accomoderois-tu d'une Femme ainsi faite

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t'elle été parfaite.

Mondor.

Mais je n'ai jamais vû cet objet plein d'apas.

DAMIS.

Parbleu ! Je le crois bien ; puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très- fort.

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

A la folie !

Mondor.

Une Maîtresse en l'air, & qui n'eut jamais vie !

DAMIS.

Oui, je l'aimois. Avec autant de volupté,  
Que le Vulgaire en trouve à la Réalité.  
La Réalité même est moins satisfaisante.  
Sous une même forme, elle se représente.  
Mais une Iris en l'air en prend mille, en un jour.  
La Mienne étoit Bergere & Nymphé tour-à-tour.  
Brune ou blonde, Coquette ou Prude, Fille ou veuve  
Et, comme tu crois bien, Fidelle à toute épreuve

MONDOR.

Monsieur, parlez tout-bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vuidè ;  
Et je ne pus tenir à l'appas du solide.  
Je répudiai donc la chimérique Iris.  
D'une Beauté palpable, enfin, je fus épris.  
l'ai chanté Celle-ci, fous le nom d'Uranie.  
Ah ! Que j'ai bien, pour Elle, exercé mon génie !  
Et que de tendres vers consacrent ce beau Nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vû l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance & le rang de la Dame,  
Renfermoient, dans mon cœur, le secret de ma flamme.  
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu ?  
Elle-même, elle étoit aimée à son insçû.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espece,  
pouroit prendre son vol, bien par-delà l'ALTESSE.

DAMIS.

N'en doute pas ; & même ; y goûter des douceurs.  
L'Amour impunément badine au fond des cœurs.  
A ce que nous sentons, que fair ce que nous sommes ?  
L'Astre du jour se leve : il luit pour tous les hommes ;  
lit le plaisir commun que répand sa clarté,  
eprésente l'éfet que produit la Beauté.

MONDOR.

J'entens. Tout vous est bon, rien ne vous importune,  
Pourvû que votre Esprit soit en bonne fortune.  
A ce compte, un Jaloux ne vous craindra jamais ;  
Et vos Rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.

Et deux ! A l'autre.

DAMIS.

Helas ! En ce moment encore ;  
Je revois son image : & mon esprit l'adore.  
Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,  
Divinité chérie ! Il faut nous séparer.  
Plus de commerce ; Adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage  
L'union étoit belle : & que répond l'Image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle fort ;  
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un Poste mal acquis, l'Equité la dépose :  
Et Rien, avec raison, fait place à Quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce & d'esprit !

MONDOR.

C'est qu'Elle aime les vers : & cela vous suffit.

DAMIS.

Ajoute qu'Elle en fait les mieux tournés du monde,

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde  
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS souriant.

Les ducats !

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.  
L'un de nous deux a tort ; mais qu'à cela ne tienne.  
Aura tort qui voudra ; pourvû que l'argent vienne,

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en sçaura gagner ?

MONDOR.

Bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le Bon homme ?

MONDOR.

Oui, Monsieur ; si vous êtes son Gendre,  
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre

Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

extravague-tu ?

MONDOR.

Non. Foi d'honnête Valet.

DAMIS.

et qui Diable te parle, en cette circonstance,  
le Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

MONDOR,

Bon ! Ne voici-t'il pas encor un qui pro-quo ?  
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

DAMIS.

D'une SAPHO.

un Prodige qui doit, aidé de mes lumieres,  
effacer, quelque jour, l'illustre DESHOULIERES.  
D'une Fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette Fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR

Quimp....

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée,  
celui-ci; l'esperance est saine & bien fondée.  
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.  
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'Univers :  
Elle a douze fois l'an, réponse de la nôtre ;  
Et nous nous encensons, tous les mois, l'un & l'autre

MONDOR.

Où vous êtes-vous vûs ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouserie

DAMIS.

Sans doute ; Pourquoi non ?

MONDOR

Et si c'étoit un Monstre ?

DAMIS.

Oh, tais-toi ! Tu m'excedes

Les Personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR

Oui, mais répondra-t'elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'Intrigant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le Messager des Dieux : Lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh oh ! bel entrepôt vraiment, pour coquetter

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR *lit.*

SONNET de *Mademoiselle Mériadec De Kersi, de Quimper en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles....*

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ;

Et voit bien que c'est Moi qui suis les cinq étoiles.

Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Meriadec !

l'égase soit rétif & l'Hypocrène, à sec ;

qui ma Lyre de myrthe & de palmes ornée,  
Ne consacre les nœuds d'une si rare Hymenée.

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport.  
Qui vous chicaneroit davantage, auroit tort.  
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue,  
se forger les traits d'une Femme inconnue,  
eignez-vous Celle-ci, sous quelque objet présent.  
Lucile, a par exemple, un visage amusant....

DAMIS.

entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa Personne.  
Croyez voir, & voyez, en Elle, la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,  
L'en portera que plus de feu, dans mes écrits.  
Le bon sens du Maraudeur quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultois sa Servante.

DAMIS.

On se peint dans l'Objet présent, & prein d'apas,  
l'Objet qu'on idolâtre, & que l'on ne voit pas.  
Aussi bien transporté du bonheur de ma flamme,  
Déjà, dans mon cerveau, roule une épitaphe,  
Que devant qu'il soit peu, je prétens mettre au net ;  
donner au Mercure, en paiement du Sonnet.

Muse ! évertuons-nous ; Ayons les yeux sans cesse  
Sur l'Astre qui fait naître, en ces lieux, la tendresse ;  
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons !  
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons !

Que cette solitude est paisible & touchante !  
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté.

*Il va s'asseoir à l'écart*

MONDOR.

Quelle Tête ! Il faut bien le prendre comme il est.  
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.  
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,  
Lui faire de Quimper, abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart & sans être vue*  
DORANTE.

A CET aveu si tendre, à de tels sentimens,  
Que je viens d'apuyer du plus saint des serment  
A tout ce que j'ai craint, Madame ; à ce que j'ose,  
A vos charmes enfin plus qu'à toute autre chose,  
Reconnoissez qui j'aime ; & réparez l'erreur  
D'un Pere qui m'exclut du don de votre cœur.  
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.)  
Pere équitable & tendre, il veut que l'on vous aime.  
Ah ! Si c'est à ce prix, qu'il a mis votre foi ;  
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais, Monsieur, sur ce point, qu'importe qu'on l'éclair  
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire  
Et si, dès qu'il sçaura de qui vous êtes Fils,  
Nul espoir, près de Moi, ne vous est plus permis ?

DORANTE.

obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.

Mais, parmi tant d'Amans, adorable Lucile,  
j'auriez-vous pas déjà nommé votre Vainqueur ?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a sçû toucher mon cœur :  
je l'avouë ; & pour Lui, me voila déclarée.

DORANTE *apercevant Damis,*

On nous écoute !

LUCILE.

Hé ! C'est Monsieur De l'Empirée !  
Disons les lui ces vers : il en fera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce Lui, juste ciel ! ou Moi qu'Elle a nommé ?

LUCILE *à Damis.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,  
nous discussions un fait de votre compétence ;  
s'agit d'une Idile, où j'ai quelque intérêt ;  
et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs ces Poètes,  
Quand on les interrompt, dans leurs doctes retraites.  
laissons donc Celui-ci rêver en liberté ;  
et détournons nos pas, de cet autre côté.

DAMIS.

De plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,  
l'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.  
veut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,  
qu' étant avec Madame, on ne pense encor mieux ?  
Madame, je vous prête une oreille attentive.  
sien ne me plaira tant. Lisez : & s'il m'arrive  
Quelque distraction, dont je ne répons pas,

Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE,

Votre façon d'écrire élégante & fleurie

Vous accoutume au ton de la galanterie.

Allons, Meilleurs, passons sous ce feuillage épais,

Où, loin des Importuns, nous puissions lire en paix.

Damis lui donne la main quelle *accepte* au moment que Dorante lui *pre*  
*sentoit aussi la sienne.*

DORANTE *seul.*

Est-ce un coup du Hazard, ou de leur Persidie ?

Voyons. Il faut, de près, que je les étudie ;

Et que je sorte enfin de la perplexité

La plus grande, où peut-être on aît jamais été.

*Fin du second Acte.*



# ACTE TROISIEME.

## SCENE I.

DORANTE seul, & ramassant des tablettes.

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés  
A ces tablettes ci que je trouve à mes pieds.  
Il les ouvre.

ÉPITHALAME. Ah ah ! J'en reconnois le Maître !  
S'y pourrois bien aussi développer un Traître.  
Lisons.

## SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

SUIS- JE une sourbe ? Ai-je trahi vos feux ?  
Le seul qu'on veut exclure, est il si malheureux ?  
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,  
je me suis éclipsée, en Confidente habile ;  
et je vous ai laissé le champ libre, à l'instant.  
Hé bien ? Quelle nouvelle ? En êtes-vous content ?

DORANTE,

ah ! Qu'elle est ravissante ! & que ce tête-à-tête  
cheve de lui bien assurer sa conquête !

je l'aimois ! l'adorois ! l'idolâtrois ! Mais rien  
N'exprime mon état, depuis cet entretien.  
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en Elle ;  
Son défaut me la rend plus piquante & plus belle ;  
Oui, ce qu'en Elle on nomme indolence & froideur  
Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

LISETTE.

La Dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?  
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh ! vivez en repos.

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé ; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-telle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres ?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'Elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi ? qu'Elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de Vous ;*  
*Je voudrois que déjà vous fussiez mon Epoux.*  
Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure,  
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu,  
Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu ;

Comme je témoignois la plus ardente envie  
D'entendre mon arrêt ou de-mort ou de vie ;  
Elle m'a répondu : (Dirai-je, avec douceur ?)  
L'Auteur seul de ces vers a sçû toucher mon cœur.  
A ces mots, de sa poche, Elle a tiré l'Idile,  
Dont le succès me rend de moins en moins tranquile.

LISETTE.

C'est qu'Elle a crû parler à l'Auteur.

DORANTE,

Je ne sçais,

Mais Elle a mis mon ame, à de rudes essais.  
Elle a vû mon Rival, d'un œil de complaisance.  
Elle a lû, malgré moi, l'Idile en sa présence ;  
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit :  
Peut-être en Homme à qui l'on me sacrifioit !  
Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?  
Me joüeroient-ils tous deux ? Me joüerois-tu, toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons ! Rendez grâce, entre nous,  
Au cas particulier que je fais des Jaloux.  
Sans les ménagemens qu'on doit à leur caprice,  
Mon honneur ofensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'Auteur seul de ces vers a sçû toucher son coeur !  
it-elle. Encore un coup, je n'en fuis pas l'Auteur.  
Supposé qu'on la trompe : & qu'Elle me le croye,  
Où donc est encor-là, le grand sujet de joye ?  
Je joüis d'une erreur : & j'aurois souhaité  
Une source plus pure, à ma félicité ;  
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ;  
Et je me sens jaloux d'un Autre, dans Moi-même !

LISETTE.

Que la Délicatesse est folle en ses excès !  
Eh ? Monsieur ! Y faut-il regarder de si près ?  
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus, m'éfraye.  
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;  
Mais il est mon Rival : & mon Rival heureux.  
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.  
Il se voit vingt Rivaux, sans en prendre d'alarmes.  
A l'estime du Pere, il a le plus de part.  
Seule, avec son Valet, je te trouve à l'écart.  
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il, à ma vûe ?  
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émuë ?  
Répons !

LISETTE.

Tout doucement ; Vous prenez trop de soin  
Et c'est aussi pouffer l'interrogat trop loin.

DORANTE

Je t'épierai si bien aujourd'hui.... Prends-y garde !  
Quelque part que tu fois, crois que je te regarde !  
Cependant, allons voir, (en les feüilletant bien, )  
Si ces Tablettes-ci ne m'instruiront de rien.



SCENE III.

LISETTE.

MÉPIER ! Doucement ! Ce seroit une chaîne.  
Quoiqu'on foit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.  
Ah ! c'est peu d'être injuste ; Il ose être importun !  
Aux troussees du Fâcheux, je vais en lâcher un,  
Qui s'attachant à Lui, sçaura bien m'en défaire.  
Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant affaire  
Avec ce Cavalier qui ne semble, chez Moi,  
l'être impatronisé, que pour être avec Toi ?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le Jeune-homme entend vanter à tous  
Certaine Tragédie en six Actes, de Vous,  
Que l'on dit fort plaisante, & qu'il brûle d'entendre ;  
ans qu'il sçache par Qui, ni trop comment s' y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t'il pas l'Ami qui me l'a présenté

LISETTE.

Monsieur De l'Empirée ? Il aura plaisanté,  
De Caustique & de Fat, joué les mauvais rôles  
Et parlé de vos vers, en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croïois quelque chose, à son rire moqueur.  
Le serpent de l'Envie a fislé dans son cœur.  
Ho bien, bien ! Double joye, en ce cas, pour le nôtr  
Je mortifierai l'Un : & satisferai l'Autre ;  
L'Autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.  
Il a tout-à-fait l'air d'un Homme de bon goût ;  
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.  
Je suis en train de rire ; & veux ; malgré mon asme  
Luiliretous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez-là d'un terrible Importun.

M. FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire,  
Je me vais occuper d'un foin plus nécessaire.  
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh pourquoi donc si tôt ?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile, comme il faut,  
J'ôte dès-à- présent mes habirs de soubrette ;  
Pour être, sous les siens, plus libre & moins distraite

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Vas. Je me charge, Moi....

SCENE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

H ! c'est vous ! Comment va la mémoire ?

M. BALIVEAU.

Ma foi !

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose.  
Je hais bien la, démarche, où mon Neveu m'expose.  
Pour s'y résoudre ; il faut, à cet Original,  
Vouloir étrangement & de bien & de mal.  
Enfin mon rôle est fçû : Voyons, que faut-il faire ?

M. FRANCALEU.

Et Moi, de mon côté, je songe à votre affaire.  
Cependant soyez gai ; Débutez seulement ;  
Et vous serez bientôt de notre sentiment.  
De vos talens, à peine aurons-nous les prémices,  
Que nous voulons vous voir un Pilier de Coulices ;  
Et, quoique vous disiez, vers un plaisir si doux,  
De la force du charme, entraîné, comme Nous.  
J'ai vû ce charme, sen France, opérer des miracles ;  
Eriger nos Palais, en salles de Spectacles ;  
Et, ce que n'a pû faire encore la Raison,  
Réformer le Quadrille, en plus d'une Maison.

M. BALIVEAU

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,  
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.  
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,  
Se trouve entre mon rôle, & mon état présent.  
Je représente un Pere austère & sans foiblesse ;  
Qui d'un Fils libertin gourmande la jeunesse.  
Le Vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :  
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le Fils, s'y prend le mieux du monde  
Car nous ne joüons bien, qu'autant qu'on nous seconde.  
Tout dépend de l'Acteur qu'on met vis-à-vis Nous.  
Si Celui-ci venoit répéter avec Vous ?

M. BALIVEAU

Je voudrois que ce fût déjà fait.

M. FRANCALEU *apellant ses valet.*

Hola hée !

Que l'on aille chercher Monsieur De l'Empirée.

*à M. Baliveau.*

Tenez, voilà par où le Jeune homme entrera.  
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paraîtra.  
Faites, comme l'on fait, aux choses imprévuës.  
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues ;  
Car c'est l'esprit du rôle : & vous vous souvenez  
Que vous vous trouvez, Vous, & ce Fils, nez à nez  
L'instant précis qu'il fort, ou d'une Académie,  
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;  
Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux  
Exprime une surprise égale entre vous deux ;  
C'est un coup de Théâtre admirable : & j'espere...

SCENE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU *à Damis.*

MONSIEUR, Voilà Celui qui fera votre Pese.

Il sçait son rôle ; Allons, concertez-vous un peu ;

Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.  
à M. Baliveau, voyant son profond étonnement.  
Comment Diable ! à merveille ! A miracle ! Courage !  
On ne sçauroit jouer, mieux que vous, du visage.  
à *Damis*. Vous avez joué, Vous, la Surprise assez bien ;  
Mais le rire vous prend ; & cela ne vaut rien.  
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens, qu'ainsi que Lui, votre aspect me démonte.

DAMIS à *Francaleu*.

C'est que lorsqu'on répète, un Tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc ; Aussi-bien je fais languir quelqu'un.

à *Damis*. Monsieur l'Homme accompli, qui du moins  
croyez l'être ;

Prenez, prenez leçon : car voilà votre Maître.

(*Frappant sur l'épaule de Baliveau*).

Bravo ! bravo ! bravo !

## SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU à *part*.

LE sot événement

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi, mon Oncle, c'est Vous ? Mon cher Oncle  
des Nôtres !

Heureux le Lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose : & ne plaisantons point  
Le hazard a voulu....

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.

Est-ce vous qui parlez ? ou si c'est votre rôle ?

M. BALIVEAU.

C'est Moi-même qui parle ; & qui parle à Damis.  
Voilà donc ce que fait mon Neveu, dans Paris ?  
Qu'a produit un séjour de si longue durée ?  
Que veut dire ce nom : Monsieur De l'Empirée ?  
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu  
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon Oncle. Un peu de patience.  
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence  
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici  
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi  
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire ;  
Et que de nos débats, le Public n'a que faire.

M. BALIVEAU *levant sa canne.*

Coquin ! Tu te prévaux du contretems maudit....

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit !  
Nous sommes, Vous & Moi, Membres de Comédie.  
Notre Corps n'a dmet point la méthode hardie  
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;  
Et l'on ne connoit point, chez nous, de primauté.

M. BALIVEAU *à part.*

c'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS *gaîment*.

Répétons donc en paix. Voyons, mon Camarade.  
Je suis un Fils....

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voila désarmé.

DAMIS.

Et Vous, un Pere...

M. BALIVEAU.

Hé oui, Bourreau ! Tu m'as nommé,  
se n'ai que trop pour Toi, des entrâilles de Pere ;  
Et ce fut le seul bien que te laissa mon Frere.  
Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.  
Mon Oncle, vous avez cultivé mon enfance.  
Je ne mets point deborneà ma reconnoissance ;  
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais  
commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits ;  
Me sufire a moi-même, en volant a la gloire ;  
Et chercher la Fortune, au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu,  
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un Pays perdu ;  
Où la Nécessité, de travaux consumée,  
Au sein du fat Orgueil, se repaît de fumée.  
Eh Malheureux ! crois-moi : fuis ce Terroir ingrat.  
Prens un parti solide, & fais choix d'un état ;  
Qu'ainsi que le Talent, le Bon sens autorise ;  
Qui te distingue : & non, qui te singularise ;  
Où le Génie heureux brille avec dignité ;  
Tel qu'enfin le Barreau l'ofre à ta vanité.

DAMIS.

Le Barreau !

M. BALIVEAU.

Protégeant la Veuve & la Pupille ;  
C'est-là, qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile ;  
Sur la gloire & le gain, établir sa Maison ;  
Et ne devoir qu'à soi sa Fortune & son Nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.  
On doit tout à l'honneur : & rien à la Fortune.  
Le Nourrisson du Pinde, ainsi que le Guerrier  
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.  
L'Avocat se peut-il égaler au Poète ?  
De ce Dernier la gloire est durable & complète.  
Il vit long-tems après que l'Autre a disparu.  
SCARRON même l'emporte aujourd'hui sur PATRU.  
Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome,  
Lieux propres autrefois, à produire un grand hom  
L'ancre de la Chicane & sa barbare voix  
N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.  
Que des traces du Monstre, on purge la Tribune !  
j'y monte. Et mes talens voüez à la Fortune,  
jusqu'à la Prose encor, voudront bien déroger.  
Mais l'abus ne pouvant si-tôt se corriger,  
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,  
les titres du Parnasse, anoblir ma mémoire ;  
et primer dans un Art, plus au-dessus du Droit,  
plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit !  
que Vice impunément, dans le siècle où nous sommes,  
roule aux pieds la Vertu, si précieuse aux Hommes.  
est-il pour un Esprit solide & généreux,  
ne cause plus belle à plaider, devant Eux ?  
que la Fortune donc me foit Mere ou Marâtre ;  
l'en est fait : pour Barreau, je choisis le Théâtre ;  
pour Client, la Vertu : Pour Voix, la Vérité :

et pour Juge ; mon Siècle & la Postérité.

BALIVEAU.

Eh bien, porte plus haut ton espoir & tes vûës.  
à ces beaux sentimens les Dignités sont dûës.  
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,  
Parmis nos Sénateurs, s'offre à te faire asseoir.  
l'on Esprit généreux, si la Vertu t'est chère,  
si tu prends à sa cause, un intérêt sincère,  
je préférera pas, la croyant en danger,  
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.  
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.  
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant !  
Du Guerrier le mérite est sans doute éminent.  
Mais presque tout consiste au mépris de la vie.  
est de servir son Roi la glorieuse envie,  
L'espérance, l'exemple, un je ne sçais quel prix,  
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.  
Mais avoir à braver le soûrire ou les larmes  
D'une Solliciteuse aimable & sous les armes !  
Tout Sensible, tout homme enfin que vous soyez,  
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds !  
Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme !  
Je ne me sens point fait pour un tel Héroïsme.  
De tous nos Magistrats la vertu me confond :  
Et je ne conçois pas, comment ces Meilleurs font.

Ma vertu donc se borne au mépris des richesses ;  
A chanter des Héros de toutes les espèces ;  
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,  
Et leurs noms & le mien, des injures du tems.  
Infortuné ! Je touche à mon cinquième lustre ;  
Sans avoir publié rien qui me rende illustre :  
On m'ignore ; & je rampe encore, à l'âge heureux,

Où CORNEILLE & RACINE étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! & dis moi, Miserable !  
A de si grands Esprits, te crois-tu comparable ?  
Et ne sçais-tu pas bien qu'au métier que tu fais  
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Hé bien, voyons le rang que le Destin m'aprête.  
Il ne couronne point Ceux que la Crainte arrête  
Ces Maîtres même avoient les Leurs, en débutant  
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'Art ne sont pas infinies.  
Tu m'avoüeras du moins que ces rares Génies,  
Outre le don qui fut leur principal apui,  
Moissonnoient à leur aise, ou l'on glane aujourd'hui

DAMIS

ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.  
Leurs écrits font des vols, qu'ils nous ont fait d'avance ;  
Mais le remède est simple : il faut faire comme Eux)  
Ils nous ont dérobé ; dérobons nos Neveux ;  
Et tarissant la source, où puise un beau délire,  
A la Postérité ne laissons rien à dire.  
Un Démon triomphant m'élève à cet emploi ;  
Malheur aux Ecrivains qui viendront après Moi !

M. BALIVEAU.

Vas ! malheur à toi-même, Ingrat ! cours à ta perte !  
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.  
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,  
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.  
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,

Ton châtimement se borne à la seule indigence.  
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,  
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.  
Vas subir du Public les jugemens fantasques !  
D'une Cabale aveugle, essayer les bourrasques !  
Chercher envain quelqu'un d'humeur à t'admirer,  
Et trouver tout le monde actif à censurer !  
Va, des Auteurs sans nom, grossir la foule obscure,  
Egayer la Satyre, & servir de pâture  
A je ne sçais quel tas de Broüillons affamés,  
Dont les Ecrits mordans, sur les Quais, font semés !  
Déjà, dans les Cassez, tes projets se répandent.  
Le Parodiste oisif & les Forains t'attendent.  
Vas, après t'être vû, sur leur Scene, avili,  
De l'opprobre, avec Eux, retomber dans l'oubli !

#### DAMIS.

Que peut, contre le Roc, une vague animée ?  
Hercule a-t'il péri, sous l'ésort du Pygmée ?  
L'Olympe voir en paix, fumer le Mont Æthna.  
Zoïle, contre Homere, en vain se déchaîna ;  
Et la palme du Cid, malgré la même audace,  
Croît & s'élève encore au sommet du Parnasse !

#### M. BALIVEAU.

Jamais l'Extravagance alla-t'elle plus loin ?  
Hé bien, tu braveras la honte & le besoin.  
Je veux que ton Esprit n'en soit que plus rebelle,  
Et qu'aux Siecles futurs, ta sotise en appelle :  
Que, de ton vivant même, on admire tes vers ;  
Tremble ! & vois, sous tes pas, mille abîmes ouvert  
L'Impudence d'autrui va devenir ton crime.  
On mettra, sur ton compte, un libelle anonyme.  
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs  
A qui veux-tu qu'un Homme en appelle ?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs ? Et le Monde, en ces sortes d'orages,  
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages ?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Comment ? Par mes Ecrit

Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.  
La Mere en prescrira la lecture à sa Fille ;  
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait façon,  
A monter aisément ma lyre sur ce ton.  
Sur la Scene aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce  
Je suis un Malheureux. Mon Oncle me renonce.  
je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.  
l'espere triompher, avant la fin du jour :  
Et peut-être la chance, alors tournera-t'elle.

M. BALIVEAU.

Quoi ? Vous seriez l'Auteur de la piece nouvelle,  
Que, ce soir, aux François, l'on doit représenter ?

DAMIS.

soyez donc le premier, à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

'uisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

l'en augure une heureuse & pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,  
Que de son bon Ami, vous soyez le Neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira. Mais je vois avec peine.  
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes taisons, pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

M. BALIVEAU

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,  
aignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,  
Laissez-moi, quelque-tems, jouir de l'anonyme ;  
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers  
Et m'entende louer, sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.  
(à part.) A demain, Scélérat ! Si jamais tu rimailles  
Ce ne fera, mortbleu, qu'entre quatre murailles.

SCENE VIII.

DAMIS.

Il ne veut m'avouer qu'après l'événement.

Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.  
La Scene est théâtrale, unique, inopinée.  
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.  
Mon succès seroit sûr. Du moins profitons-en ;  
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.  
J'en ai plusieurs ; Voyons. Où sont donc mes tablettes  
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes  
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.  
Ah ! je suis ruiné ! J'ai perdu mon trésor !  
Nombre de canevas, deux Pieces commencées,  
Caracteres, Portraits, Maximes & Pensées,  
Dont la plus triviale, en vers aléxandrins,  
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains !  
Mais j'ai regret surtout, à mon Epitalame.  
Hélas ! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamment  
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.  
Deux fois, du même Enfant, pourra-t'elle accouche

## SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS ;

AH Monsieur ! Secourez les Muses attristées !  
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.  
Suivez-moi ! Cherchons-les ! aidons-nous !

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir

DORANTE.

Brisons-là.

DAMIS.

Vous m' rendez l' espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n' est pas tel ; car je vous signifie  
Qu' il faut, en ce logis, ne plus vous remonter ;  
Et vous faire une affaire, ou n' y jamais rentrer.

DAMIS.

L' étrange alternative ! Un ami la propose !  
Ne puis-je, avant d' opter, en demander la cause ?

DORANTE.

Eh fy ! l' air ingénu sied mal à votre front ;  
Et ce doute affecté n' est qu' un nouvel affront.

DAMIS.

C' est la pure franchise. En vérité j' ignore....

DORANTE.

Quoi, Monsieur ? que Lucile est celle que j' adore ?

DAMIS.

Non. Quand j' ai vu tantôt mes vers entre ses mains.

DORANTE.

Vous m' avez insulté ; c' est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

C' étoit vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi !

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois ; plus je vous voyois rire

DAMIS.

De ce qu' innocemment la Belle, malgré vous,

Révéloit un secret, dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette Ame cruelle,  
Et du plaisir malin de jouir, avec Elle,  
De la confusion d'un Rival malheureux  
Que vous avez joué de concert tous les deux.  
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe  
Mais je ne ferai pas jusqu'au bout, votre Dupe ;  
Je veux, de mon côté, mettre aussi les Railleurs :  
Et votre Epithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.,

Un mot !

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain.

Renoncez à Lucile ; ou l'épée à la main.

DAMIS

Mais cette Epithalame

DORANTE.

Ou partez, tout à l'heure !

Ou, tout à l'heure, il faut que l'un ou l'autre meure !

DAMIS.

Quelle vivacité ! Quand nous nous entendrons,  
Ni je ne partirai : ni vous ne nous battons.

DORANTE.

Pour un Homme poussé, vous voilà d'un grand phlegme

DAMIS.

C'est que je me souviens d'un certain apophtegme,

Qui dit...

DORANTE.

Ne dit-il pas qu'un Versificateur  
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur ?

DAMIS.

C'en est trop. A vous même, un mot eût pû vous rendre.  
Je ne le dirois plus ; voulussiez-vous l'entendre.  
C'est Moi, qui maintenant vous demande raison.  
Cependant on pourroit nous voir de la maison.  
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.  
Marchons !

SCENE X.

M. FRANGALEU, DORANTE, DAMIS,  
M. FRANCALEU

*prenant Dorante par le bras & ne le lâchant plus.*

EH, venez donc, Monsieur ! Depuis une heure.  
Je vous cherche par tout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A Moi, Monsieur ?

M. FRANCALEU.

A Vous.

DAMIS *à part.*  
Autre Esprit à l'envers ?

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice ?

DORANTE.

Et Qui m'a, près de vous, rendu ce bon office ?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, à *Damis*.

C'est Vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui !

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est Moi qui l'y convie.

DORANTE à *Damis*.

Je lis dans votre cœur ; & je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'Envie ! Oui ; c'est un Envieux,  
Qui voudroit, sur lui seul, attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon Ami, par bonheur, est là pour me défendre.  
Tantôt je l'exhortais encore, à vous entendre.

DORANTE *bas* *Damis*.

Vous osez m'attester ?

DAMIS *bas* à *Dorante*.

Je songe à votre amour.

Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez : & qu'il admire ; il ne sçauroit mieux faire.

DORANTE *bas*.

Tu crois me chaper ? Mais...

DAMIS à *M. Francaleu*.

D'autant plus que Monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU

*tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;  
Et pour cela d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoir pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvû que les Fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS *bas à Dorante.*

Dès-que vous le pourrez, songez à disparoître  
Je vous attends.

*Il s'en va.*

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être ?

DORANTE *bas Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,

J'aime : & c'est un état, où l' on n'est guère à soi.

Vous sçavez qu'un Amant ne peut rester en place.

DORANTE *voulant courir après lui.*

Par la même raison....

## SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU *le retenant*

LAISSEZ, laissez de grace  
Il en veut à ma Fille ; & je serois charmé,  
Qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh ! parbleu qu'il vous aime, & Vous & vos Ouvrage

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages ?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi seul, le fruit de tant de veilles

M. FRANCALEU.

Moins l'Assemblée est grande, & plus Elle a d'oreille :

DORANTE.

Si vous vouliez, pour lui, différer d'un moment ?

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt, satisfait doublement.

*Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes ; Dorante s'évade ; M. Francaleu continué, sans s'en appercevoir.*

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,  
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piece.

*Il déroule son cahier ; & La Mort de BUCÉPHALE. Se retournant & ne trouvant plus Dorante.*

Où diable est-il ? Comment !

On me fuit ? Oh, parbleu ! ce fera vainement.  
le cours après mon homme ; & s'il faut qu'il m'échappe,  
Je me cramponné après le premier que j'attrape ;  
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,

L'Auditeur entendra ma Piece, jusqu'au bout.

*Fin du Troisième Acte.*



# ACTE QUATRIEME

## SCENE I.

MONDOR, LISETTE*avec une robe & une corsure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR *qu'Elle tire par la manche en regardant derriere Et avec un air inquiet.*

A Quoi bon, dans le Parc, ainsi tourner sans cesse Piroüeter, courir, voltiger ?

LISETTE

Mondor !

MONDOR.

Qu'est-ce

LISETTE.

Tu ne voyois pas ?

MONDOR.

Quoi ?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand

LISETTE.

Le voila bien sot !

Mondor.

Qui ?

LISETTE

Le trait certe est piquant,

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel ? Qu'est-ce ? Quoi ? Quand ? Qui ? L'Amant  
de Lucile,

Que son mauvais Démon ne peut laisser tranquille.  
Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,

Ainsi que tu croyois m'aborder, sans témoin.  
Sous ce nouvel habit, du bout de l'Avenue,  
Qu'il aît cru voir Lucile, ou qu'il m'aît reconnuë,  
Près de Toi, l'un vaut l'autre ; & surtout son Destin  
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.  
Nous entrons dans le Parc : il nous guette, il petille,  
Il se glisse & nous suit, du long de la Charmille.  
Moi, qui du coin de l'œil, observe tous ses tours,  
Je me laisse entrevoir : & disparois toujours.  
Dieu sçait si le cerveau de plus en plus lui tinte !  
Tant qu'enfin je le plante, au fond du Labyrinthe,  
Où le pauvre Jaloux, pour long-tems en défaut,  
Peste & jure, je crois, maintenant, comme il faut.  
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.  
De ces Cœurs défiants l'Espèce atrabilaire  
Ressemble, je le vois, aux Chevaux ombrageux ;  
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'Eux.

MONDOR.

Oh, parbleu ! ce n'est pas le foible de mon Maître !  
Au contraire, il se livre aux Gens, sans les connoître ;  
Et présume assez bien de soi-même & d'autrui,

Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.  
Du reste, savait-il bien se tirer d'une affaire

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé, d'avec son Adversaire,  
Disent qu'il s'y prenait, en brave Cavalier ;  
Et, pour un Bel-esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR,

Il n'est forte de gloire, à laquelle il ne coure.  
Le bel-esprit, en Nous, n'exclut pas la bravoure.  
D'ailleurs, ne dit-on pas ; Telles Gens, tel Patron ;  
Et dès-que je le fers, peut-il être un Poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour, dont j'étois ignorante ?  
Et que j'ai cru toujours, un rêve de Dorante ?

MONDOR

Mon Maître ne dit mot ; mais à la vérité,  
Ce combat-là tient bien de la rivalité.  
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui J'ai, de sa conquête, honoré ta Maîtresse.  
Celle qu'il recherchoit, ne me convenant pas,  
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas :  
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur Elle,  
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallèle.  
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentirait de les avoir suivis.  
Envers & contre Tous, je protège Dorante ;

## MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon Maître le supplante.  
Car étant né Poète, au suprême degré,  
Lucile va d'abord le trouver à son gré.  
Monsieur de Francaleu, déjà l'aime & régime.  
Du Père de Dorante, il nest pas moins l'Intime :  
Et je porte un billet, à ce Père, adressé,  
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.  
Sçachant des deux Vieillards la mésintelligence,  
Il mande à Celui-ci, selon toute apparence,  
De rapeller un Fils, qui fait ici l'amour,  
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.  
Il sçaura, là-dessus, le rendre impitoyable.  
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable ;  
Prends de mes almanachs : & tiens pour assuré,  
Que le bonheur de l'Autre est fort avanturé.

## LISSETTE.

Mais cet Autre, avec qui je suis de connivence,  
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance,  
J'ai vû pâlir Lucile, au récit du combat ;  
D'une tendre frayeur, le cœur encor lui bat.  
Lucile s'est émuë : & c'est pour lui, te dis-je.  
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.  
Depuis même, ils se font entretenus long-tems ;  
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contents :  
Lorsque, dans cet Esprit soupçonneux à la rage  
Ma présence équivoque a ramené l'orage ;  
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,  
Et va couler ton Maître à fond, dans le moment.

## MONDOR.

Je répons de la Barque, en dépit de Neptune.  
Songe donc qu'elle porte un Poète & la fortune !  
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,

Qui mettroit Pere & Fille, à genoux, devant-Lui.  
De ce coup décisif l'instant fatal approche.  
L'Amour m'arrache un tems, que l' Honneur me reproche.  
Adieu : Que devant nous, tout s'abaïsse, en ce jour.  
Et que tous nos Rivaux tremblent, à mon retour !

## SCENE II.

LISETTE *seule.*

TELLE gloire le peut couronner... J'ai beau dire,  
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.  
Faisons la guerre à l'œil ; Et mettons-nous au fait  
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

## SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU à *Lisette, qu'il ne voit que par derriere.*

LUCILE, redoublez-de fierté pour Dorante.  
Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;  
vous soufrés qu'il vous parle ; & je défens cela :  
Tout net ! Entendez-vous, ma Fille ?

LISETTE *se tournant, & faisant la révérence.*

Oui, mon Pere.

M. FRANCLAEU.

Hall

C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Hé bien, je tiens parole.

Lui ressemblai-je assez ? Joüerai-je bien son rôle  
L'œil du Pere s'y trompe ; & je conclus d'ici,  
que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

FRANCALEU à *Damis*.

Admirez en effet, comme Elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t'on

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.

Cependant, vas chercher ta Maîtresse ; & l'instruis.  
Des dispositions, où tu vois que je suis.  
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,  
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(Elle s'en va.)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA Coquine le fert indubitablement,  
Et m'en a, sur son compte, imposé doublements.  
bur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t'il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos Amis

DAMIS.

Quelque ressentiment pouroit m'être permis ;  
Mais je fuis sans rancune ; & ce qui se prépare,  
Va me vanger assez de cet Esprit bisare.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor, lui fait bien moins d'honneur

DAMIS,

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le Fils d'un maudit Chicaneur  
Qui n'écoutant prière, avis, ni remontrance,  
Depuis dix ou douze ans, me plaide, à toute outrance.  
Des sottises d'un Père, un Fils n'est pas garand ;  
Mais le tort que me fait ce Plaideur, est si grand,  
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa Race.  
Ce procès me ruine, en sotte paperasse ;  
Et sans le tems, les pas, & les soins qu'il y faut,  
J'aurais été Poète, onze ou douze ans plutôt.  
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.  
Il faut que le Public intervienne au procès,  
Et concluë, avec vous, à de gros intérêts.  
Et Dorante n'a-t'il contre lui, que son Père ?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur. Il a son caractère.  
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens ;  
Ce n'est qu'un Etourdi ; Cela tourne à tous vents.  
Cervelle évaporée ; Esprit jeune & frivole  
Que vous croyez tenir, au moment qu'il s'envole ;  
Qui me choque en un mot ; & qui me choque au point,  
Que chez moi, sans ma Piece, il ne resteroit point.

Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la jouë ;  
Et voila trop de fois, que mon Spectacle échouë.

A propos, ce Bonhomme, avec qui vous jouëz,  
Plaît-il ? que vous en semble ? excellent ! avoüez.

DAMIS.

Admirable !

M. FRANCALEU.

A-t'il l'air d'un Père qui querelle ?  
Heim ! Comme sa surprise a paru naturelle ?

DAMIS.

attendez à juger de ce qu'il peut valoir,  
Que vous en ayez vû ce que je viens d'en voir.  
est original, en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement  
Qu'il daigne se prêter à nous, pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que j'ai flatté du succès d'une affaire.  
M'irons-en donc parti ; tandis qu'à nous complaire ;  
qu'a nous ménager, il a quelque intérêt.

DAMIS.

la Troupe ne sçauroit faire un meilleur acquêt

M. FRANCALEU.

vous le souhaités, c'est une affaire faite.

DAMIS.

ersonne, plus que moi, Monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS

Que Moi ?

M. FRANCALEU.

Que Vous.

DAMIS.

Par où ? D'aignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvés, à la Cour, lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût- au Ciel ! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

DAMIS.

Un Fat

Avoüeroit que la Cour fait de lui quelque état ;  
Et passant du mensonge, à la sottise extrême,  
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.  
Mais je naime à tromper ni les autres ni moi.  
Un Poëte, à la Cour, est de bien mince aloi.  
Des superfluités, il est la plus futile.  
On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :  
Où si, vers l'agréable, on panche quelquefois,  
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;  
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'Homme  
Minerve est éconduite, & Vénus a la pomme.  
Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,  
Sur un crédit si frêle, un bien solide apui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée ;  
Car je comptois sur vous, quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de Neveu ;  
Un Libertin, qui s'est attiré sa disgrâce,  
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse

DAMIS *vivement.*

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela !  
Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

M. FRANCALEU.

Un non, laissez ! parbleu ! j'admire ma sottise !  
*Il fait quelque pas pour s'en aller.*

DAMIS *l'arrêtant.*

quoi donc ?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise

DAMIS.

Eh ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît ?

M. FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

M. FRANCALEU.

c'est qu'avec celui-ci, l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

te serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

ongez donc que, ce soir, il aura mon billet ;  
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu ! laissez-moi faire ! ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encor.

M. FRANCALEU.

Oh non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,

Si votre homme, ce soir, ce soir-même, est content ?

M. FRANCALEU.

Ce soir ! ah ! sur ce pié, je n'ai plus rien à dire.

Mais comment ce, tems-là poura- t'il vous sufire ?

DAMIS

Je ne vous promets rien, par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettés pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir

Mais, Monsieur, on diroît, à cette ardeur extrême

Qu'à ce pauvre Neveu, voos en voulez vous-même

M. FRANCALEU.

Sans doute : & j'ai raison. L'Onde me fait pitié.

Et tout mauvais Sujet mérite inimitié.

Tenez ! J'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.

Vous menés, par exemple, un train de vie honnête

Vous ; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :

Car vous me fréquentés, & vous suivés mes pas.

Des travers du Jeune homme, un Fou sera la cause

Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,

Devroit faire enfermer, avec le Libertin,

Tel, chez qui l'on sçaura qu'il est soir & matin.

Vous riez ! mais je parle en Père de famille.

SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me dés-habile

M. FRANCALEU

soit la Pièce. . . .

LISETTE.

Est au croc, une seconde fois.

M. FRANCALEU.

chute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois ;

Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire,

M. FRANCALEU.

quoi donc ?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile & vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale !

LISETTE.

Oui, pour avoir appris  
Que ce soir, on y joïe une Pièce nouvelle,  
ont le titre les pique, & les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah ! j'en suis

LISETTE.

L'heure presse ; & Tous ont décampé,  
Comptant se retrouver ici, pour le soupé.

DAMIS

Quelle rage ! à quoi bon cette brusque sortie ?  
Comme s'ils n'eussent pû remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le fort d'une Pièce est-il en notre main ?  
Nous en voyons mourir, du soir au lendemain.  
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.  
Si nous la voulons voir ; songeons donc à les suivre.  
Venés.

DAMIS.

J'augure mieux de la Pièce, que Vous.  
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre Nous,  
De soins très-sérieux, remplira ma soirée ;

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurés, Monsieur De l'Empirée.  
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,  
Qui, dans l'Art du Théâtre, étant encor nouveau  
Ne fera pas fâché qu'on le mène à l'Ecole.  
Qui plus est, son Neveu l'occupe & le désole :  
Et la Pièce nouvelle est un amusement,  
Qui pourra le lui faire oublier, un moment.

*(Il s'en va)*

DAMIS à part.

Ouida, c'est bien s'y prendre

SCENE VI

DAMIS, LISETTE.

LISETTE à part ayant expminé D attentivement durant le de la Scene précédente.

UN peu de hardie

Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la Pièce !

Faisons qu'il se trahisse ; il en est un moyen.

(haut) Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus ri

Monsieur raisonnoit juste ; & votre attente est vaine ;

par la Pièce est mauvaise ; & sa chûte est certaine.

DAMIS.

certaine !

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un Connoisseur en titre,

Dont le goût n'a jamais erré, sur ce chapitre.

DAMIS.

ce grand Connoisseur, dont le goût est si fin ?

LISETTE.

Ne croit pas que la Pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

e voudrois bien sçavoir, sur quelle conjecture.

LISETTE.

sur ce qu'hyer, chez lui, l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! L' Auteur ! Hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours.

DAMIS à part  
je ne suis pas sorti d'ici, depuis huit jours

LISETTE à part.

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe ! oh ! c'est lui, je le gage.  
Nouvelliste éfronté, suffisant Personnage,  
Qui raisonne au hasard, de Nous & de nos vers,  
et pour, ou contre Nous, prévient tout l'Univers.  
Cela sçait ses Foyers, sa ville, ses Provinces,  
Ses intrigues de Cour, son Cabinet des Princes ;  
Pèse ou régle à son gré, les plus grands intérêts,  
Et croit ses visions, d'immuables arrêts.  
Présent, passé, futur ; tout est de sa portée.  
Le Livre des Destins s'emplit, sous sa Dictée.  
Rien ne doit arriver, que ce qu'il a prédit :  
Et l'événement seul toujours le contredit.  
(à Lisette.) Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême  
Jusqu'à nommer l'Auteur ?

LISETTE.

Non, Monsieur ; c'est vous-même  
Qui venés de tout dire, & de vous déceler.  
Alcippé, en tout ceci, n'a rien a démêler.  
Moi seule je mentois : & je m'en remercie ;  
Vû le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

*(Elle veut s'en aller)*

DAMIS la retenant.

Lisette !

LISETTE.

Hé bien

DAMIS

De grace !... Etourdi que je suis

LISETTE.

Que voulés-vous de Moi ?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS

Quelque jours seulement !

LISETTE

Cela n'est pas possible

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !  
aissés-moi recevoir un encens qui soit pur,  
En cas de réussite ainsi que j'en fuis sûr,

LISETTE.

Imagine un marché dont l'espèce est plaisante.  
'un secrèt tout entier la charge est trop pesante.  
partageons celui-ci, par la belle moitié.  
nés, si vous tombés, je parle sans pitié.  
vous réussissés, je consens de me taire.  
voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

je n'en veux pas plus ; car je réussirai.

LISETTE.

eh bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.

*Dorante ici paroît au fond du Théâtre, d'où il les voit & les écoute.*

DAMIS *baisant les mains de Lisette*

avec cette promesse, où mon espoir se fonde,  
vous laissez, & m'en vais le plus content du monde.

( *Il sort.* )

## SCENE VII

DORANTE, LISETTE.

LISETTE *bas, ayant apperçû Dorante, & lui tournant brusquement le dos.*

LE Jaloux nous surprend ; le voilà furieux ;  
Car je passe, à coup sur, pour Lucile à ses yeux

DORANTE sans approcher.

*Avec cette promesse, ou mon espoir se fonde,  
vous laissez, & m'en vais le plus content du monde.*

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir,  
Quelle étoit la promesse ; & quel est cet espoir.  
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre :  
C'est que cette promesse & si douce & si tendre,  
Reçue à la même heure, & presque au même lieu,  
Mot à mot, dans ma bouche, aît mis le même adieu  
Il faut vous en faire un de plus longue durée,  
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.  
Adieu, Madame ; Adieu ! Ne vous flattés jamais,  
Que je vous aye aimée, autant que je vous hais !

*Il fait quelques pas pour s'en aller*

LISETTE *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie.

Car il va revenir.

*Elle s'assied au-devant & à l'un des coins du Théâtre, en face du Partere se cachant le visage avec son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.*

DORANTE *croyant voir dans cette attitude, l'embarras d'une personne confondue.*

Monstre de perfidie !

A votre âge ! Passer sans pudeur, sans égard,  
Des mains de la Nature, à ce comble de l'Art !  
M'avoir peint ce Rival, comme le moins à craindre  
M'avoir persuadé, presque au point de le plaindre !  
Qu'avés-vous prétendu, par cette trahison ?  
Pourquoi d'un vain espoir y mêler le poison ?  
Me venir étaler d'obligeantes allarmes ?  
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes : :  
*Dorante ! ou je fléchis mon Père ! ou de mes jours,*  
*A Pazile où j'étois, je consacre le cours !*  
Quels étoient vos desseins ? réponds-moi, Cruel  
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,  
Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun,  
Veut gagner tous les Cœurs, & n'en veut perdre aucun ?  
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !  
Mais, hélas ! malgré moi, la vérité m'éclaire.  
Ce Rival, dès long-tems, est le Rival aimé.  
C'est pour lui que j'ai vû votre front allarmé ;  
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,  
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose,  
C'est que de votre Amant vous protégiez les jours ;  
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.  
Oui, j'y vole ! On ne l'a tantôt que différée ;  
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déjà tirée ;  
J'attaquois de nouveau le Traître, en arrivant ;  
Si je n'eusse voulu jouir auparavant  
De la confusion qui vous ferme la bouche !

Que ma plainte à-présent vous révolte ou vous touche !  
Repentés-vous, ou non, de m'avoir outragé !  
Vous ne me verrés plus, que mort, ou que vengé !

LISETTE *effrayée.*

Dorante !

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidelle !  
Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-t'elle ?  
N'importe : Je l'adore ; Ecoutons-la. Parlés.  
Il revient & reste encore à quelque distance d'elle.  
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulés.  
Rejettons le passé, sur l'inexpérience :  
Et redemandés-moi toute ma confiance.  
Un regard, un seul mot n'a qu'a vous échapper.  
Mon cœur vous aidera lui-même ; à me tromper,  
Ah, Lucile ! Ai-je pû si-tôt perdre le vôtre ?  
Vous me haïssez !

LISETTE *avec une voix enfantine dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimés un autre ?

LISETTE.

Hénon !

DORANTE,

Vous m'aimez donc ?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je ?

LISETTE.

Helas

DORANTE.

Hé bien, je n'en veux plus douter ! Ne sçai-je pas  
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,  
Souvent est moins un crime au fond, qu'une foiblesse  
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,  
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.  
Il s'approche enfin d'elle tout transporté.  
Je vous pardonne donc ; & même vous excuse.  
Lisette est contre moi ; Lisette vous abuse ;  
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits ;  
C'est Elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE *se jettant à ses genoux, lui prenant une main.*

C'est assez ! Mon ame satisfaite....

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE *au fond du Théâtre.*

VEILLAI-JE ou non ? Dorante, aux genoux de Lisette !

LISETTE *baissant l'éventail & se levant.*

lui-même ! & qui me fait fort joliment sa cour.  
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour  
songés à bien jouer le rôle que je quitte ;  
ar vous nous voyés deux que votre faute irrite.  
Enfin concevés-vous combien vous vous, trompiés ?

DORANTE

Je croyois en effet, Madame être à vos pieds.  
ton habit m'a fait faire une lourde bévûë.

LISSETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restituë  
les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux  
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous ?  
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures;  
vous restituërois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eut pû se contenir ?

LISSETTE.

vous devois cela, Monsieur, pour vous punir.

LUCILE

En quoi ? Dorante, après mille & mille assurances,  
Oui, tout-à-l'heure encor, passoient vos espérances,  
Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours  
Et, sur le ton plaintif, on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que, sur ce ton, vous le preniés vous-même,  
Vous qui sçavés, Madame, à quel point je vous aime,  
Souffres qu'on vous instruisse ; après quoi décidez  
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondez.  
Je surprends mon Rival....

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre !

En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre :  
Et l'aveu que j'ai fait trop naïf & trop prompt,  
De votre défiance a mérité l'afront.  
Mais vous trouverez bon, qu'en me faisant justice,  
Cette Justice même aussi nous désunisse ;  
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,

Dont jamais on ne s'est assez-tôt repenti.

DORANTE.

Ecoutons-nous, de grâce ! Encor un coup, Madame  
Bien loin, qu'en tout ceci, je mérite aucun blâme ;  
Croyés, si j'eusse pû ne me pas allarmer,  
Que je ne serois pas digne de vous aimer.  
Je viens, je vois, j'entends....

LUCILE.

Depuis quand, je vous pri,  
N'est-on digne d'aimer, qu'autant qu'on se défie ?  
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait ?  
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait ?  
Juste sujet, pour Moi, de crainte & de rupture !  
Vos vers m'en avoient fait toute une autre peinture  
J'aime trop mon repos, pour le perdre à ce prix  
Et ne jugerai plus des Gens, par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayés la bonté....

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie !  
Vous feriés, je le vois, le malheur de ma vie.  
Je ne recueillerais de mes soins les plus doux,  
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un Jaloux.  
Que n'ai-je confervé, prévoyante & soumise,  
L'insensibilité que je m'étois promise !  
Lisette ! je t'ai crue ; & Toi seule, tu m'as...

LISETTE à Dorante voyant pleurer Lucile.

N'avés-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh, ne m'accable pas !  
Tu sçais mon innocence. Appaisés vos allarmer

Lucile ! Retenés ces précieuses larmes !  
C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;  
C'est lui qui toutefois, pour Moi, doit vous parler.  
L' Amour est défiant, quand l' Amour est extrême !

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier, quand on aime,  
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,  
Soulever des soupçons contre l'Objet aimé.  
Je tiens, vous le sçavés, cette sage maxime  
De ces vers qui vous ont mérité mon estime ;  
De votre propre Idile, ouvrage séducteur,  
Où votre esprit se montre ; & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,  
Madame ; & que je cède au remords qui me presse,  
Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,  
Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.  
C'est que je n'en jouïs qu'à titre illégitime :  
C'est que tous ces Ecrits ; source de votre estime,  
Vous venoient, par mes soins, mais ne sont pas de Moi.

LUCILE.

Ils ne font pas de Vous !

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi ?.....

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,  
J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.  
Que son Art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !

Et que le bel esprit est loin du sentiment !  
Mais cet Art vous amuse ; il a fallu vous plaire,  
Laisser dire des riens, sentir mieux, & se taire !  
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?  
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,  
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la Même.  
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lûs :  
J'étois indifférente, & je ne le suis plus ;  
Et je sens que, sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,  
Où vous établissez la paix & le bonheur ;  
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trêve de beaux discours ! il est tems que j'y pense.  
De par Monsieur, expresse & nouvelle défense  
De souffrir que jamais vous osiés nous parler.

DORANTE.

aura sçû mon nom !

LUCILE

Ah, tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un, peut-être, nous épie.  
Séparés-vous ! rentrés, Madame, je vous prie.  
ous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurés-moi d'un mot encore, en me quittant ;  
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos Rivaux du moins vous n'avés rien à craindre.  
Mon Père poura bien, en ce commun danger,  
Désapprouver mon choix ; mais jamais le changer.

SCENE IX,

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a déservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenés qu'à votre étourderie,  
Et sur-tout au mépris dont vous avés heurté  
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avouë ; à présent il peut lire :  
e l'écoute. Ou plutôt sans cela, je l'admire :  
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,  
De me couper la gorge, avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.  
Songés à profiter d'un avis salutaire.

Pourriés-vous nous trouver de ces Perturbateurs  
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs,  
Contre les Nouveautez signalant leurs proüesses,  
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

DORANTE.

Que diable en veux- tu faire ? Qui, vraiment, j'en connois

LISETTE.

Courés les ameûter : pour aller, aux François,  
Sur ce qui s'y jouëra, faire éclater l'orage.  
La pièce est de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage  
Le Père de Lucile y vient d'aller....

DORANTE.

Tu veux....

LISETTE.

Ah ! j'en serois d'avis ! Faites le scrupuleux !  
Damis ne l'est pas tant, Lui ; car à votre Père,  
Il a de votre amour écrit tout le mystère.  
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.  
Et vous le voudriés ménager ? Et sur quoi ?  
Les plaisans intérêts, pour balancer les vôtres !  
Une pièce tombée ; il en renaît mille autres.  
Mais Lucile perduë, où fera votre espoir ?  
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.  
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.  
S'il le voit triompher ; c'est fait, rien ne l'arrête :  
Il lui donne sa Fille : & croiroit aujourd'hui  
S'allier à la Gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

ah ! tu me fais frémir ! & des transes pareilles  
Me livrent en aveugle, à ce que tu conseilles.

SCENE X.

LISETTE *seule.*

AH, ah, Monsieur l'Auteur ! avec votre air humain,  
Vous endormés les gens ; vous écrivés sous main ;  
Vous avés du manège ; & votre esprit superbe

Croit déjà, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe !  
Un bon coup de siflet va vous être lâché ;  
Et vous sçavés alors quel est notre marché.

*Fin du Quatrième Acte.*



# ACTE CINQUIEME

## SCENE I.

DAMIS *seul.*

Je ne me connois plus, aux transports qui m'agitent  
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.  
Le noir pressentiment ? le repentir l'éfroi,  
Les présages fâcheux volent autour de moi.  
Je ne suis plus le Même enfin, depuis deux heures.  
Ma pièce, auparavant, me sembloit des meilleures :  
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts.  
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.  
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie !  
La Critique éveillée ; une Loge endormie ;  
Le Reste, de fatigue & d'ennui harassé ;  
Le Souffleur étourdi ; l'Acteur embarrassé ;  
Le Théâtre distrait ; le Parterre en balance,  
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;  
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur,  
Font naître également le trouble & la terreur.  
Voici l'heure fatale, où l'arrêt se prononce !  
Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce !  
Quelque flateur que soit l'honneur que je poursuis ;  
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?  
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.  
Car enfin, c'en est fait ; je péris ? si je tombe.  
Où me cacher ? Où fuir ? Et par où désarmer  
L'honnête Oncle qui vient, pour me faire enfermer ?  
Quelle Egide opposer aux traits de la Satyre ?  
Comment paroître aux yeux de Celle à qui j'aspire ?

De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,  
Moi, misérable Auteur, qu'on viendrait de flétrir ?  
(Il se tait quelque-tems, & se promene à grands pas  
comme un homme extrêmement agité.)  
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice. le  
suporterais tout, pourvû qu'elle finisse.  
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,  
Abrège au moins d'un an, le nombre de mes jours.

## SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU à *Damis*

HE bien ! une autre fois, malgré mes conjectures,  
Vous fierés-vous encore à vos heureux augures,  
Monsieur ? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,  
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se, dépêcher ?  
Voilà pourtant ! voilà ! la Nouveauté... flambée !

DAMIS à *part* comme un homme bien soulagé. Et mon fort décidé ! Je respire. (*haut*) Tombée ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat

DAMIS.

Tout-à-plat !

M. BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat.

DAMIS.

Tant pis !

C'est qu'ils auront joué, comme des Etourdis.

M. BALIVEAU.

Siflée, & resistée !

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.  
Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pouroit bien n'en pas tomber d'accord,  
Sans être, pour cela, taxé de sufisance.  
Car jamais le Public n'eût moins de complaisance  
Comment veut-il juger d'une pièce en effet,  
Au tintamare afreux qu'au Parterre on a fait ?  
Ah ! nous avons bien vû des fureurs de cabale ;  
Mais jamais il n'en fût, ni n'en sera d'égale.  
La pièce étoit vendue aux siflets aguerris  
De tous les Etourneaux des Cassez de Paris.  
Il en est venu fondre un Essaim ! Des Nuées !  
Cependant a travers les brocards, les huées,  
Le carillon des toux, des nez, des paix-là, paix,  
J'ai trouvé....

M. BALIVEAU.

Ma foi moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.  
Mortbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé.... telle rime  
à Damis qui l'écoutait avidement, & qui ne l'écoute plus.  
Oui ; telle rime, digne elleseule, à mon gré,  
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa rime ;  
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;  
Et de n'exercer plus un talent suborneur,

Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est s'il eût réussi qu'il pouroit vous en croire ;  
Et demeurer oisif, au sein de la victoire,  
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers  
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;  
Mais contre ses Rivaux, & leur noire malice,  
Le parti qui lui reste, est de rentrer en lice ;  
Sans que jamais il songe à la désenparer,  
Qu'il ne les force eux-mêmes, à venir l'admirer.  
Le Nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage,  
Il n'y devient expert, qu'après plus d'un naufrage.  
Notre sort est pareil, dans le métier des vers :  
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en Poëte ! en Héros ! en grand Homme !  
(à Baliveau.) Vous êtes stupéfait ; cetrain-là vous  
assomme ?  
Vivent les grands Esprits, pour former les grands cœurs !  
Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.  
(à Damis.) N'est-ce pas, mon Confrère ?

SCENE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS à Mondor qui le tire par la basque du juste-au-corps.

He bien ?

MONDOR *bas & d'un air consterné.*

Je vous annonce....

DAMIS.

Je sçai, je sçai. Ma Lettre ?

MONDOR.

En voilà la Réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Meilleurs, permettés-moi  
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,  
Je compte vous rejoindre : & laissant vers & prose,  
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCENE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

UI : changeons de propos, & laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous sçaviés combien j'aime ce Garçon-la.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. Baliveau.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une Lice ! un Nocher !

Comme nous n'allons droit, qu'à force de broncher !

Plaît-il ? vous l'entendiés ?

M. Baliveau.

Moi, non ; j'avois en tête,

La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU

Ce Jeune-homme n'est pas du commun des Humains.

Les Grands-Seigneurs déjà se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promesse,  
Dont vous m'avés flatté tantôt, pendant la pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlés d'une pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,  
Ce sera de l'exquis ; c'est Moi qui le promets ;  
Et je défierois bien la Cabale, d'y mordre.

M. BALIVEAU.

arlés ! Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon Ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! Tranquilisés-vous ! Soyés sûr de l'avoir.  
Oui ; vous serés content, ce soir même : ce soir !  
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.  
Et tenés, son retour va vous tirer de peine ;  
Car je gagerois bien que, tout en badinant,  
L'Ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il ?

M. FRANCALEU.

Etes-vous sourd ? Cet Homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur De l'Emprirée ?

M. FRANCALEU.

Et Qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ? C'est Lui,

Dont le zèle, pour Moi, sollicite aujourd'hui !

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous joués en Maître ;  
Et votre Admirateur, autant que l'on doit l'être,  
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi Nous.  
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour Vous,  
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,  
Et des égaremens de votre Enfant prodigue.  
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,  
Comme si ceût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU *l'arrêtant.*

Comment donc ?

M. BALIVEAU

Vous avés opéré des prodiges !

M. FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avés des vertige

M. BALIVEAU.

Eh ! c'est Vous qui, plutôt que mon Neveu cent fois,  
Mériteriés.... Je suis le moins sensé des Trois.  
Serviteur !

M. FRANCALEU.

Mais encor ! Entre amis, l'on s'explique.  
Ne pourroit-on sçavoir quelle mouche vous pique ?  
Quoi ? Lorsque nous tenons....

M. Baliveau.

Non ! Nous ne tenons rien :

Puisqu'il faut vous le dire ; & cet Homme de bien,  
Au mérite de qui, vous êtes si sensible,  
Est le Pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible ?

M. BALIVEAU.

Le Voilà ! Maintenant, soyés émerveillé  
Du jeu de la Surprise, où J'ai tantôt brillé.  
Si j'eusse vû le Diable ! Elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent ! je demande,  
Où vous prenés le mal que vous m'en avés dit.  
Un Garçon studieux, de probité, d'esprit  
Beau feu, judiciaire ; en qui tout se rassemble ;  
Un Phœhix, un Trésor....

M. BALIVEAU.

Un Fou qui vous ressemble !

Allés, vous mérités cette apostrophe-là.  
De bonne foi, siéd-il, à l'âge où vous voilà,  
Fait pour moriginer la Jeunesse étourdie,  
Que par vous-même, au mal, Elle foit enhardie ?  
Et que l'Ecervelé, qui me brave aujourd'hui,  
Au lieu d'un Aversaire, en Vous, trouve un appui ?  
Il verifiera donc ! Le beau genre de vie !  
Ne se rendre fameux, qu'à force de folie  
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs !  
Et le Joüet titré des Petits & des Grands !  
Examinés les Gens du métier qu'il embrasse.  
La Paresse, ou l'Orgueil en ont produit la Race.  
Devant quelques Oisifs, Elle peut triompher ;  
Mais, en bonne police, on devrait l'étoufer.  
Oui ! Comment souffre-t'on leurs licences extrêmes ?  
Que font-ils pour l'Etat ? Pour les Leurs ? Pour Eux-  
mêmes ?  
De la Société véritables Frélons,  
Chacun les y méprise ; & craint leurs aiguillons.

Damis eût figuré dans un Poste honorable ;  
Mais ce ne fera plus qu'un Gueux, qu'un Misérable,  
A la perte duquel, en homme infatüé,  
Vous aurés eü l'honneur d'avoir contribüé.  
Félicités-vous bien ! L'œuvre est très-méritoire !

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais, d'avoir part à la gloire  
D'un Neveu qui déjà vous a trop honoré !  
Sçavés-vous ce que c'est que tout ce long narré ?  
Préjugé populaire ! Esprit de Bourgeoise,  
De tout tems, gendarmé contre la Poësie.  
Mais apprenés de Moi, qu'un Ouvrage d'éclat,  
Anoblit bien autant que le Capitoulat.  
Apprenés....

M. BALIVEAU.

Apprenés de Moi, qu'on ne voit guére  
Les Honneurs, en ce Siècle, accueillir la Misère :  
Et que la Pauvreté, par qui tout s'avilit,  
Dégrade quelquefois ; mais jamais n'anoblit.  
Forgés-vous des plaisirs de toutes les espèces.  
On fait, comme on l'entend, quand on a vos richesses :  
Mais Lui, que voulés-vous qu'il devienne à la fin ?  
Son partage assuré ; c'est la soif, & la faim.  
Et, d'un œil satisfait, on veut que je le voye ?  
Soit ! A vos visions, je l'abandonne en proie !  
Il peut-se reposer de ses nobles destins,  
Sur Ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.  
Qu'il périsse ! Il est libre. Adieu !

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,  
En véritable Ami, dont la réplique est prête :  
Et vais vous faire voir, avec précision  
Que nous ne sommes pas des Gens à vision.

Si j'admire ! en Damis, un don qui vous irrite,  
Votre chagrin me touche, autant que son mérite ;  
Afin donc que son sort ne vous allarme plus ;  
Je lui donne ma Fille, avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je ?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre ;  
Car Elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.  
Holà, Quelqu'un ! Vous-même en jugerés ainsi.  
(à son valet.)  
Que l'on cherche Lucile ; & qu'Elle vienne ici.  
(à part.)  
Aussi-bien, Elle hésite ; & rien ne se décide.  
(à M. Baliveau.)  
Qu'est-ce ? Vous mollissés ? Votre front se déride ?  
Vous paroissés émû ?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.  
Vous êtes un Amibien rare & bien parfait !  
Un procédé si noble est-il imaginable ?  
Ne me trouvés donc pas, au fond, si condamnable.  
Nous perçons l'avenir, ainsi que nous pouvons ;  
Et sur le train des mœurs du Siècle, où nous vivons.  
Quand à faire des vers, un jeune Esprit s'adonne ;  
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.  
Damis, de ce côté, se porte avec chaleur ;  
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;  
Mais, dès que d'un tel choix, votre bonté l'honore....



## SCENE V

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU à *Damis*.

VENÉS, venés, Monsieur ! Une autrefois encore  
Vous ferés à la Cour, notre Solliciteur.  
Vous vous flatiés, ce soir, de contenter Monsieur.

DAMIS à *Baliveau*.

M'avés-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre Nous tout s'oublie  
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie ;  
Qui signale, à tel point, son amitié pour Nous,  
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur Vous.  
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour  
Geredre.

Voyant Damis interdit.

Ainsi que Moi, la chose a lieu de vous surprendre  
Car de quelques talens dont vous fussiés pourvû,  
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévû.  
Mais la Joye auroit dû, suspendant sa puissance,  
Avoir déjà fait place, à la Reconnoissance.  
Tombés donc aux genoux de votre Bienfaiteur,

DAMIS d'un air embarrassé.

Mon Oncle....

M. BALIVEAU.

Hé bien ?

DAMIS.  
Je suis....  
M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble Adorate

Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile ;  
Mais de tant de bontés, l'excès m'est inutile.  
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens ;  
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

M. FRANCALEU.

Ha !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet Homme au dessus du Vulgaire,  
Dont vous vantés l'esprit & la judiciaire ;  
Qui, tout-à- l'heure, étoit un Phœnix, un Trésor !  
Hé bien ! de ces beaux noms, le nommés-vous encor ?  
Va ! maudit foit l'instant, où mon malheureux Frère  
M'embarassa d'un Monstre, en devenant ton Père.

## SCENE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poésie a ses licences. Mais  
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets :  
Et votre Oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre,

DAMIS.

Les inclinations ne sçauroient se contraindre.  
Je suis fâché de voir mon Oncle mécontent ;  
Mais Vous-même, à ma place, en auriés fait autant ;

Car je vous ai surpris, loüant Celle que j'aime,  
A la loüer en homme épris plus que Moi-même ;  
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment ! La connoît-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit.

Grace à l'heureux talent, dont l'orna la Nature ;  
Il est connu partout, où se lit le Mercure.  
C'est-là, que tous les yeux de nos Lecteurs jaloux ;  
L'Amour, entr'Elle & Moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce feroit ?... Quoi !... C'est.... la Muse originale  
Qui, de ses impromptus, tous les mois, nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce Bel-esprit sans pair ?

DAMIS.

Hé, oui !

M. FRANCALEU.

Mériadec, De Kerfic.. de Quimper..

DAMIS.

En Bretagne ! Elle-même ! Il faut être équitable..  
Avoüés maintenant ; rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU.

Embrassés-moi !

DAMIS.

De quoi riés-vous donc si haût ?

M. FRANCALEU.

Du pauvre Oncle, qui s'est éfarouché trop tôt ;  
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute

Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoule.

M. FRANCALEU.

Oh ! c'est Vous qui, pour peu que vous nous écouliés  
Laisserés, s'il vous plaît, l'erreur, où vous étiés.

DAMIS.

Quelle erreur ? Qu'insinuë un pareil verbiage ?

M. FRANCALEU.

Que vous comptés en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurés beau dire.

M. FRANCALEU.

Et Vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non !

M. FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

M. FRANCALEU.

La Personne pourrait, par exemple, être telle....

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'Elle aît un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissés dire un mot ! & vous verrés que non.

DAMIS.

Rien ! rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

J'ai promis ; j'épouserai.

M. FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh ! disposés-vous donc, Monsieur, à m'épouser.

A m' époufer, vous dis-je ? Oui, Moi ! Moi ! C'est Moi-même,

Qui fuis le bel Objet de votre amour extrême,

DAMIS.

Vous ne plaisantés point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,

J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;

Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,

Je vous faisois chanter des vers à ma louïange.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les Gens de goût !

L'Ouvrage est peu de chose : & le seul Nom fait tout.

Oh ç'a ! laissons donc là ce burlesque hyménée.

Je vous remets la foi que vous m'aviés donnée.  
Ne songeons déformais qu'à vous dédommager  
De la faute, où ce jeu vient de vous engager.  
Je vous fais perdre un Oncle, & je dois vous le rendre.  
Pour cela, je persiste à vous nommer mon Gendre  
Ma Fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi ;  
Et n'est pas un Parti moins sortable que Moi.  
Tenés, lui pouriés-vous refuser quelque estime ?

DAMIS *bas*.

Ah ! Lisette la suit ! Malheur à l'Anonyme !

SCENE V

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venés-ça ! Vous voyés devant vous,  
Celui dont j'ai fait choix pour être votre Epoux,  
Ses talens....

LISETTE.

Ses talens ! C'est où je vous arrête....

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise !

LISETTE.

Apprenés ?....

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête ;  
Coquine ! Tu crois donc que je sois à sentir  
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir ?

DAMIS *bas* à M. Francaleu.

Faites qu'Elle nous laisse un moment ; & pour cause.

M. FRANCALEU.

Vas-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose !

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et Moi, je veux parler.

Tenés ! Voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS.

Maintenant, Elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'Impertinente !

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE à l'oreille de Lucile.

Tenés bon ; je vais chercher Dorante.

(Elle sort.

## SCENE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE

M. FRANCALEU.

ELLE a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,

M'étonne bien un peu ; mais ne me change pas.  
Non, je n'en rabats rien de ma première estime :  
Loin de là, votre chute est si peu légitime,  
Fait voir tant de Rivaux déchaînez contre Vous,  
Qu'elle prouve combien vous les surpassés tous.  
Et ma Fille n'est pas non plus si mal habile....

LUCILE.

Mon Père....

DAMIS.

Permettès, belle & jeune Lucile....

LUCILE.

Permettès-moi, Monsieur, vous même, de parler  
Mon Père, il n'est plus tems de rien dissimuler.  
D'un Père, je le sçai, l'autorité suprême,  
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime ;  
Mais, de ce droit, jamais vous ne futes jaloux.  
Aujourd'hui même encor, vous vouliés, disiés-vous  
Que par mon propre choix, je me rendisse heureuse ;  
Vous vous en étiés fait une loi généreuse :  
Et c'est ainsi qu'un Père est toujours adoré ;  
Et que moins il est craint, plus il est révééré.  
Vous m'avés ordonné surtout d'être sincère ;  
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.  
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

Au fait ! (*bas*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes Gens que ce Lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah ! fort bien.

LUCILE.

Rassurés votre Fille qui tremble,

Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALE

Vous panchiés pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous  
Pourquoi tardiés-vous tant, à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que Celui vers qui ce doux panchant m'attire,  
Est le Seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raisons.....

LUCILE.

Vous ne les avés plus.  
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.  
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une Autre  
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.  
Il m'adore : & de Moi, près de Vous seconde....  
Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !  
Hé bien ! j'ai mérité toute votre colère !  
Je n'ai pas, contre Moi, fait d'assés grands efforts.  
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?  
Car enfin, c'est à quoi je ferois condamnée,  
S'il falloit à tout Autre, unir ma destinée.  
Non ! vous n'userés pas de tout votre pouvoir,  
Mon Père ! accordons mieux mon cœur & mon devoir.  
Arrachés-moi du Monde, à qui j'étois renduë !  
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant, à ma vûë !  
Je fermerai les yeux, sur ce qu'il a d'attraits.  
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

M. FRANCALEU.

La fotte chose en Nous, que l'amour paternelle !  
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer, comme Elle ?

DAMIS.

Eh ! laissés-vous aller à ce doux mouvement,  
Monsieur ! ayés pitié d'Elle & de son Amant.  
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lûë,  
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est dûë.  
Laissés-là ma fortune ; & ne songés qu'à Lui.

M. FRANCALEU.

Votre Ennemi mortel ! Qui vouloir aujourd'hu

DAMIS.

Soufrés que ma vengeance à cela se termine.

M.FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un Homme ardent à ma ruine !

DAMIS *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

## SCENE DERNIERE

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE *se jettant aux genoux de M. Francaleu.*

ECOUTÉS-MOI, Monsieur ! ou je meurs, à vos pieds,  
Après avoir percé le cœur de ce Perside !  
Il est tems que je rompe un silence timide.  
J'adore votre Fille. Arbitre de mon fort,  
Vous tenés en vos mains & ma vie, & ma mort.  
Prononcés. Et soufrés cependant que j'espère.  
Un malheureux procès vous broüille avec mon Père.  
Mais vôtus futes Amis : Il m'aime tendrement ;  
Le procès finiroit par son désistement.  
Je cours donc me jeter à ses pieds, comme aux vôtres !  
Faire, à vos intérêts, immoler tous les nôtres !  
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,  
Ou me laisser aller à tout mon désespoir ! (*à Damis.*)

D'une, ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,  
Traître, de couronner la méchanceté noire  
Qui croit avoir ici disposé tout pour Toi ;  
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre Moi.

DAMIS

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.  
J'ai véritablement écrit à votre Père,  
Dorante ; Mais je crois avoir fait ce qu'il faut  
Monsieur tient la réponse ; & peut lire tout haut

M. FRANCALEU *lit.*

*Aux traits dont vous peignés la charmante Lucile,  
Je ne suis pas surpris de l'amour de mon Fils.  
Par son Médiateur, il est des mieux servis ;  
Et vous plaidés sa cause, en Orateur habile.  
La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile ;  
Et je défère à vos avis.  
Reste à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.  
Il n'aura que trop mon aveu.  
Celui de Monsieur Francaleu ?  
Puisse-t'il s'obtenir de même !  
Parlés, pressés, priés ! Je désire, à l'excès,  
Que sa Fille, aujourd'hui, termine nos procès ;  
Et que le don d'un Fils qu'un tel Ami protège,  
Entre nous deux, renouvelle à jamais  
La vieille amitié de Collège.*

METROPHILE.

(à Dorante.) Maîtresse, Amis, Parens, puisque tout est pour  
Vous ;  
Aimés donc bien Lucile, & soyés son Époux.

DORANTE.

Ah ! Monsieur(*baisant la Lettre*)ô mon père ! (*à Lucile,*) enfin  
je vous possède

DAMIS.

Sans en moins estimer l'Ami qui vous la cède ?

DORANTE.

Cher Damis ! Vous devés en effet m'en vouloir ;  
Et vous voyés un homme.

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

.

Je suis un Monstre !

DAMIS.

Non ; mais en termes honnêtes ;  
Amoureux, & François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un Furieux ! Qui plein d'un ridicule éfroi,  
Tandis qu'il agissoit si noblement pour Moi,  
Impitoyablement, ai fait siffler sa Pièce.

DAMIS.

Quoi ?... Mais je m'en prens moins à vous, qu'à la  
Traîtresse  
Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.

Je suis bien consolé : J'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues ;  
Et veux, après demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

on ! J'appelle en Auteur soumis, mais peu craintif,  
Du Parterre en tumulte, au Parterre attentif.  
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.  
Ne songés qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête.

Vous, à qui cependant je consacre mes jours  
MUSES ! tenés-moi lieu de fortune & d'amours.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

# PIECES DE THEATRE

Qui se vendent chez LE BRETON.

LE Complaisant, Comédie.

Les Mécontents, Comédie.

Les Fées, Comédie.

Le Théâtre de BOURSAULT, in-12. 3. vol.

ysimachus, Tragédie.

*Oeuvres de M. POISSON.*

Procureur Arbitre,

cibiade,

Impromptu de Campagne,

Recueil d'Epimenide,

Mariage par Lettre de Change.

Les Ruses d'Amour,

Comédies.

*Oeuvres de M. PIRON.*

Calistene, Tragédie,

Les Fils Ingrats, Comedie.  
Gustave, Tragédie.  
Les Courses de Tempé, Pastorale.  
La Métromanie, ou le Poète, Comédie.

Oeuvres de M. DE LA CHAUSSÉE

Epître de Clio, Poëme.  
La Fausse Antipathie, Comédie.  
Le Préjugé à la Mode, Comédie.  
L'Ecole des Amis, Comédie.

*L'on imprime chez le même Libraire ;*

Maximien, Tragédie.

*L'on trouve chez le Même toutes les autres Pièces Théâtre.*

## APPROBATION.

J'Ai lû la *Métromanie* par ordre de Monseigneur le Chancelier, & j'ai cru que le Public verroit l'impression de cette Comédie avec autant de plaisir qu'il a marqué d'empressement pour les Représentations. A Paris le 26. Février 1738.

Signé, DE MONCRIF.

## PRIVILÉGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maistres les Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans

Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le sieur PIRON, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitoit faire imprimer & donner au Public La *Métromanie, Comédie, & ses Oeuvres* i s'il nous plaisoit lui accorder nos *Lettres de Privileges* sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus specifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royanme pendant le tems de neuf années consécutives à compter du jour de la date dés-dites Presentes ; Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci- dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel- Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant ; & de tous dépens, dommages & interests ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression. desdits Ouvrages fera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notam monta

celui du dixième Avril mil sept cens vingt-cinq ; & qu'avant que de les exposer en vente ; les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie d à l'impression desdits Ouvrages seront remis, dans le même état où les Ap. Ap probations y auront été données, ès mains de nôtre très-cher & feal Che valier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de no Ordres ; & qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio theque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dan celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelie de France, Commandeur de nos Ordres ; le tour à peine de nullité de Presentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchements. Voulons qui la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commence ment ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûement signifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secrétaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icëlles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres a ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le vingt-huitième jour de Février, l'an de grace mil sept cens trente-huit, & de notre Regne le vingt-troisième. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 597. folio 557. conformément au Reglement de 1723. qui fait défense Article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient. autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter & faire afficher aucun Livre pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les*

*Auteurs, ou autrement, à la charge de fournir huit Exemplaires  
prescrits par l'Article 108 du même Reglement. A Paris le 3.  
Mars 1738.*

*Signé, LANGLOIS, Syndic.*



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***La Métromanie, ou le Poète,  
comédie en vers et en 5 actes,  
par M. Piron,... [Théâtre  
Français, 10 janvier 1738.]***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65214012>

## **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque

nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)

# Table des matières

1. Page de titre
2. A M.L.C D M\*\*\*.
3. ACTEURS
4. LA METROMANIE OU LE POÈTE COMEDIE.
  1. ACTE PREMIER.
  2. ACTE SECOND.
  3. ACTE TROISIEME.
  4. ACTE QUATRIEME
  5. ACTE CINQUIEME
5. PIECES DE THEATRE
6. APPROBATION.
7. PRIVILÉGE DU ROY.
8. À propos de cette édition numérique